LES

DAMNÉS DE JAVA

Imprimerie de Gustave Gratiot, 30, rue Mazarine.

LES

DAMNÉS

DE

JAVA

PAR

MÉRY

auteur de

La Juive au Vatican.

III

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

LE

DÉPUTÉ D'ARCIS

PAR

H. DE BALZAC

Jamais peut-être, dans aucune de ses œuvres, la supériorité de Balzac ne s'est manifestée avec autant d'éclat que dans le *Député d'Arcis*; jamais il n'a prouvé si hautement qu'il n'est point de sujet si aride, ni d'étude si sévère qui ne puissent devenir attrayants sous l'aile fécondante du génie. Les admirateurs du grand écrivain s'attendaient à voir briller exclusivement dans cet ouvrage l'observation profonde, hardie, presque infaillible qui forme une des faces les plus saisissantes de son talent; mais, ce qu'ils croyaient impossible dans des *Scènes de la vie politique*, ce qu'ils y trouveront, avec surprise, répandu en abondance et porté au plus haut degré, c'est l'intérêt, mais un intérêt si vif, si attachant, que le *Député d'Arcis* nous paraît supérieur, sous ce rapport du moins, à tout ce qui est sorti jusque-là de la plume de Balzac. Le procédé employé par l'illustre romancier pour atteindre ce prodigieux résultat consiste à laisser dans l'ombre les hautes combinaisons de la politique pour pénétrer dans les familles et y mettre en jeu toutes les passions humaines par le contre-coup des petites intrigues électorales. Là, tous les sentiments, depuis les plus abjects jusqu'aux plus élevés, se déroulent dans des scènes émouvantes et vivement éclairées par des caractères éclatants de vérité. C'est d'abord le comte de Sallenauve, noble figure, poétique et sérieuse à la fois, l'une des plus sympathiques créations de Balzac; puis Mme de l'Estorade, Naïs, la famille Beauvisage, la famille Giguet, la belle et touchante Luigia, puis cette terrifiante et originale figure de Vautrin, revêtant ici un caractère tout nouveau, une dernière et suprême *incarnation*, sublime d'habileté, de dévouement et de pathétique dans son rôle de père. Nous en passons beaucoup d'autres pour laisser au lecteur tout le charme de cette admirable composition qui, nous le répétons, se distingue surtout par un immense intérêt.

LES CATACOMBES DE PARIS

Roman par ÉLIE BERTHET

Il est des choses dont tout le monde parle et que peu de personnes connaissent réellement. De ce nombre sont les vastes carrières qu'on appelle *Catacombes de Paris*, bien que ce nom convienne seulement à l'ossuaire qu'elles renferment. M. Elie Berthet, que la puissance de ses conceptions dramatiques et le charme pittoresque de ses descriptions ont placé parmi nos premiers romanciers, a eu l'idée de descendre dans ces immenses souterrains, de les étudier avec soin et d'en dégager la sombre et mystérieuse poésie qu'ils renferment. L'ouvrage que nous offrons au public est le résultat de ses études et de ses ténébreuses promenades sous le sol parisien.

Mais les *Catacombes*, avec l'ordre admirable qui règne aujourd'hui dans leurs lugubres détours, n'eussent pas offert au roman des ressources suffisantes. L'auteur est donc remonté jusqu'à l'époque où ces galeries furent, pour ainsi dire, découvertes, alors que leur délabrement compromettait la solidité d'une portion de Paris et que, chaque jour, à chaque heure, de nouveaux écroulements venaient consterner les quartiers de la rive gauche. En beaucoup d'endroits on peut encore observer l'état primitif des carrières; ces endroits s'appellent *travaux des anciens*. Il lui a donc été facile de se représenter les *Catacombes* telles qu'elles étaient au siècle dernier, et il a créé l'œuvre la plus curieuse, la plus dramatique, la plus saisissante qui soit jamais tombée de sa plume.

CHAPITRE DEUXIÈME

II

Après le lever du soleil, une petite brise s'était levée et soufflait de l'ouest, sans faire le moindre bruit, dans cette cette vallée nue et déserte. On devinait la brise aux parfums arrivés des bois et

des jardins sauvages de Samarang ; on ne l'entendait pas.

Tout à coup notre jeune colon Paul remarqua un changement singulier dans les allures de l'éléphant. Ses vastes oreilles se raidissaient avec un frôlement d'étoffe rude, et sa trompe, élévée verticalement au-dessus de sa tête, semblait recueillir au passage les émanations de l'air.

Strimm et Vandrusen avaient négligé l'ordinaire précaution des chasseurs d'ivoire, en entrant sur le domaine des colosses de la création ; ils n'avaient pas pris le bain d'herbes et d'aromates qui

sert à tromper le merveilleux odorat de l'éléphant et lui dérobe les émanations des sueurs de l'homme sous un ciel de feu.

Ici commence une scène fabuleuse en apparence, si on consulte les erreurs de la vieille zoologie, et qui est pourtant la chose du monde la plus naturelle, si on consulte les livres des observateurs modernes anglais et hollandais, et surtout ce savant naturaliste indien, auteur de cette phrase : *On écrira le dernier mot sur l'homme, sur l'éléphant, jamais.*

Quant à moi, simple zoologue amateur, je n'ai jamais laissé échapper une

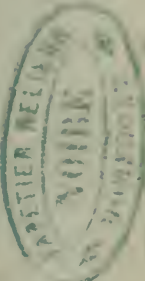
occasion d'étudier l'éléphant, animal bien plus intéressant que l'homme, et que son petit cortége de sept péchés capitaux immuables et stupides; j'ai lu tout ce qui a été écrit sur ces géants Tétrastyles, et toutes les fois que dans mes histoires j'ai donné un chapitre inédit de leurs mœurs, j'ai rencontré à côté de l'incrédulité des chasseurs de bouvreuils de la plaine de Saint-Denis les bons témoignages des naturalistes de Madras, de Ceylan et de *Cap-Town;* ce qui m'encourage à continuer.

L'éléphant, toujours supérieur à l'homme (du côté de l'intelligence, bien

entendu), ne se laissa pas entraîner subitement par la première impression ; un odorat, quoique infaillible, pouvait se tromper, pensait le colosse ; il faut donc renouveler l'expérience et humer avec lenteur ces émanations suspectes qui viennent du couchant et révèlent des ennemis et des traîtres embusqués.

Paul regardait le colosse, et ne comprenait rien au changement opéré en lui. Les démonstrations amicales avaient cessé ; on voyait luire dans ses petits yeux de sombres éclairs d'inquiétude, et le soupir continu qui s'exhalait de son gouffre ressemblait au lourd fracas d'un torrent dans une caverne.

Chose étrange et pourtant humaine! Paul avait oublié son projet de suicide, son impossible amour, sa lâche désertion : il assistait au désert à une scène émouvante dont il était l'acteur subalterne, et qui lui rappelait les premiers jours de la création.

Il s'habituait ainsi à sa renaissance, et trouvait un charme à trouver le mot de l'énigme proposée par un animal raisonnable qui, dans tous ses mouvements, n'obéissait à aucun caprice, mais suivait une pensée mystérieuse, éclose dans son vaste front.

L'éléphant était arrivé à la conviction;

il ne doutait plus. Les émanations lointaines, apportées par le souffle de l'air, n'appartenaient à aucune espèce connue et amie ; il y avait sur l'épiderme de ces êtres nouveaux une excitation fiévreuse, trahie par le soleil et annonçant une marche hostile à travers les bois et les rochers. L'éléphant devinait cela et poursuivait ainsi son infaillible raisonnement.

— Tous les parfums de cette vallée me sont connus, soit qu'ils viennent des arbres, des fleurs ou des fourrures; et j'ai toujours vécu tranquille, comme propriétaire légitime de ce sol depuis bien des

années. Ce que je flaire dans l'air, c'est un ennemi, et un ennemi redoutable, doué d'une vie forte, puisqu'elle résiste à ce soleil.

Les éléphants à l'état sauvage, ce qui est la civilisation pour eux, ont encore sur l'homme un autre genre de supériorité, ils n'ont pas besoin de formuler un raisonnement en phrase plus ou moins correctes comme celle qu'on vient de lire : sans monologue détaillé, et par la concentration merveilleuse d'une pensée dépouillée du verbe, ils arrivent plus vite que nous et mieux que nous à la conclusion.

En comparant les émanations, l'éléphant devina que le petit être assis devant lui appartenait à l'espèce ennemie, usurpatrice du sol sacré. Celui-là seul n'était pas dangereux avec ses mains grêles et vides ; mais, ajouta l'éléphant, il est venu avec une intention perfide, révélée dans ses yeux et son regard trop intelligents ; il est venu le premier pour sonder le terrain, découvrir la retraite où vivent nos paisibles familles et nous détruire avec l'aide de ses nombreux compagnons embusqués lâchement du côté des bois. Assommons celui-ci d'abord, ce sera toujours un de moins.

Paul suivait avec un intérêt fébrile les

mouvements du colosse, et il s'aperçut qu'il venait de tomber en disgrâce, tout à coup et sans motif plausible, comme un courtisan perspicace se reconnaît frappé du même malheur, en regardant la figure de son roi. Les petits yeux du colosse se fixèrent sur Paul ; ses deux défenses s'agitèrent comme deux poignards aux mains d'un assassin ambidextre ; sa trompe se leva, portant le coup de foudre à sa pointe, comme si un tigre fût sorti de terre.

Paul, si décidé à mourir la veille, s'effraya devant cette colère formidable, devant ce genre de mort qu'il n'avait pas

choisi, devant ce monstre colossal qui remplissait le désert de sa majesté sauvage. Le jeune homme joignit ses mains, donna une expression lamentable à son visage, et demanda sa grâce en quelques mots accompagnés par les plus émouvantes notes du cœur.

L'éléphant replia sa trompe, détendit ses défenses et regarda Paul avec des yeux bienveillants ; il avait compris le véritable cri de l'innocence, et il paraissait même honteux de s'être laissé emporter trop loin par un jugement téméraire.

Paul, ravi de sa victoire, remercia Dieu

par un rapide regard lancé au ciel, et se remit à caresser le colosse avec toute l'effusion de la reconnaissance et de l'amitié. Alors l'éléphant, touché de l'état de Paul, qui ruisselait de sueur et mourait de soif, tourna sa trompe du côté du nord, fit quelques pas dans cette direction, s'arrêta, marcha encore, toujours en désignant le même point avec sa trompe, comme avec un doigt indicateur.

Paul se rappela tout à coup l'histoire indienne de la belle Luckmi, conduite par un éléphant à une source d'eau vive, dans le désert où elle mourait de soif, et

il faisait le premier pas pour rejoindre le colosse bienfaisant, lorsqu'un coup de tonnerre éclata dans la vallée et fit mugir tous ses échos dans des profondeurs infinies. Paul regarda l'azur du ciel et le grand soleil, et s'arrêta épouvanté.

Puis il vit tomber l'éléphant comme une masse de granit qui s'écroule de la montagne dans la vallée.

Au même instant Vandrusen, Strimm et les autres colons poussèrent des cris de joie et se montrèrent à Paul. Une minute fit toutes ces choses à la fois.

Les saintes amitiés du désert se mani-

festèrent alors dans leurs effusions les plus touchantes : à voir les larmes couler sur ces visages de toutes nuances, on aurait dit que tous ces hommes étaient frères et formaient la même famille. C'est que dans les moments solennels de la vie les races des trois enfants de Noé se ressemblent toutes par le cœur.

Paul n'osait pas reprocher aux colons la mort du pauvre éléphant; il accepta leur dévoûment comme un service signalé, et leur laissa croire que leurs dix balles, si adroitement lancées comme par une seule main, venaient de lui sauver la vie. Il eût été trop cruel de les désa-

buser, car ils paraissaient triomphants et radieux de bonheur.

Vandrusen, nature ordinairement calme, élevait une voix joyeuse qui dominait toutes les autres, et, dans une sorte de délire, il disait à Paul :

— Ah! j'ai bien conduit l'opération! je m'en flatte! il ne fallait pas hasarder un seul coup, ni même deux ou trois ; il fallait surtout attendre le moment où la bête s'éloignerait un peu de toi; nous courions la chance de tuer notre Paul en voulant le sauver. Quant j'ai vu cet imbécille d'éléphant mettre quatre pieds d'intervalle entre lui et toi, oh! alors,

j'ai fait signe à tous les amis ; c'est le moment. Droit à l'oreille, et feu partout.

Paul serrait les mains de Vandrusen et donnait quelques larmes au pauvre éléphant. Mais il eut beaucoup de peine à cacher à tous un véritable désespoir, lorsque, s'adressant à Vandrusen et lui demandant s'il n'y avait pas une source d'eau vive dans le voisinage, il obtint cette réponse :

— Oui, la source du *boan ;* elle est là.

Et le doigt de Vandrusen désignait un rocher dans la direction qu'avait prise l'éléphant.

Il y a des larmes au fond de toute chose ; Paul fut saisi d'un attendrissement extrême en donnant un dernier regard au cadavre de ce noble quadrupède, dont la destinée avait été humaine ; il était la victime d'une bonne action.

Une réflexion de Strimm fit précipiter le pas aux colons.

— Cet éléphant n'est pas seul, dit-il ; lorsque les autres flaireront de loin le sang de celui-ci, ils arriveront au vol, comme des tigres, et nous ne serons pas les plus forts.

— On approuva Strimm et on partit, au pas de course, pour l'habitation.

Paul se réconcilia volontiers avec la vie, en voyant autour de lui tant d'amis que sa mort aurait désolés. Celui qui se tue doit avoir acquis la certitude qu'il n'est aimé de personne. Le suicide est aussi l'acte d'un égoïsme désespéré.

Pourtant sa joie paraissait fausse au milieu de la joie franche des autres, et Vandrusen, qui n'admettait pas la rencontre de l'éléphant, à la vallée de la Mort, comme l'accident fortuit d'une promenade, entraîna Paul à l'écart et provoqua une confidence avec son autorité d'ami et de chef de l'habitation. Paul était trop faible pour résister à des instances amicales, ou pour dissimuler : il avoua

tout, et Vandrusen profita de l'émotion de l'heure pour exiger de Paul un serment inviolable et dont il lui dicta les termes. Paul jura, par la vie de sa mère, qu'il n'accepterait désormais la mort que de la volonté de Dieu.

Mais, cette concession faite à l'amitié de Vandrusen, Paul devint exigeant à son tour.

— Ami, lui dit-il avec un sentiment de tristesse inexprimable, je consens à vivre, car j'ai un grand crime à expier envers Dieu et envers mes compagnons du désert; mais je ne reparaîtrai plus devant Surcouf, que j'ai trahi, ni devant

le comte Raymond... Il me serait impossible de soutenir les regards de ces deux hommes... Je mourrais de honte à leurs pieds...

— Ce sont des faiblesses d'enfants... interrompit Vandrusen.

— Non, Vandrusen; ce sont les remords d'un homme...

— Mais, mon cher Paul, Surcouf te connaît; il n'élève aucun doute sur ton courage; il ne te donne pas le nom de déserteur. Surcouf est un marin rigide; mais juste, qui en ce moment sait la folle histoire de ton amour, et qui te plaint.

Tu t'exagères ta faute, mon cher Paul ; un ami sera toujours moins sévère que toi.

— C'est possible, dit Paul, mais il est bien triste d'avoir besoin de l'indulgence de ses amis.

— Quant au comte Raymond, poursuivit Vandrusen, celui-là te comprend mieux que personne, il aime ce que tu aimes, et son désespoir est le tien...

— Oui, interrompit Paul, mais lui, ce noble comte Raymond, il n'a pas reculé devant son devoir ; en ce moment, il fait une chose qu'aucun homme n'a jamais

faite, et qui surpasse en héroïsme les exploits de Dupleix, du bailli de Suffren et de Surcouf...

— Et que fait-il? demanda Vandrusen étonné.

— Ce qu'il fait! reprit Paul; ah! tu demandes ce qu'il fait! Tu le sais, Vandrusen.

— Eh bien! dit le jeune colon hollandais, il va payer la rançon de Despremonts aux pirates de Timor.

— Par Notre-Dame de la mer! dit Paul en croisant ses mains au-dessus de sa

ête, ce n'est donc rien, cela! le comte Raymond aime madame... tu le sais!

— Oh! il l'aime bien! c'est vrai, remarqua Vandrusen.

— Bon! reprit Paul, et il part, en vrai gentilhomme qu'il est, pour délivrer le comte Despremonts et le ramener chez sa femme!... Oh! vois-tu, Vandrusen, j'aimerais mieux prendre tout seul une frégate anglaise à l'abordage!... Tu ne comprends pas cela, toi, Vandrusen! tu as un caractère tranquille; tu as vu la comtesse Aurore, et au moment de l'aimer tu as dit: — Ne l'aimons pas! Il y a des hommes qui font de leur cœur ce

qu'ils veulent; ils le brûlent ou ils l'éteignent à volonté. Moi, je suis d'une autre race. Tant pis! je ne pourrais pas soutenir en face la vue de Despremonts, j'ai même la jalousie du passé... je ne puis pas t'expliquer cela clairement... tu ne me comprendrais pas...

— Oui, dit Vandrusen.

— Le comte Despremonts, reprit Paul, je l'estime, je l'honore, je le respecte, mais il me serait impossible de lui serrer la main; il me serait impossible de regarder tout ce qu'il emporte de bonheur invisible autour de lui!...

— C'est juste, je ne comprends pas, interrompit Vandrusen avec un ton légèrement ironique.

Paul était trop exalté pour remarquer cette nuance, il ajouta :

— Mais d'où vient que les hommes ne comprennent pas une chose si simple!... Je me sens brûlé vif, moi, comme saint Laurent, rien qu'à l'idée de voir en face le comte Despremonts! et je ne le verrai pas! je ne le verrai pas!

En disant cela avec une vive animation, il frappait son front avec sa main et la terre avec son pied,

Il y eut un moment de silence. Des larmes coulaient sur les joues de Paul. Vandrusen regardait son jeune ami et secouait mélancoliquement la tête comme on fait en écoutant les plaintes d'un pauvre fou.

— Et pourtant, dit Vandrusen en renouant l'entretien, il faudra bien le voir...

— Le comte Despremonts, interrompit Paul ! ah ! voilà ou je voulais en venir ! Jamais ! Vandrusen ! jamais !

— Mais dès qu'il sera libre, reprit vivement Vandrusen, il viendra nous vi-

siter ; c'est son devoir. Qui sait même ? le comte Despremonts viendra s'établir au milieu de nous ! Qu'irait-il faire en France ? Son nom y est proscrit...

— Je comprends cela mieux que vous, interrompit Paul ; aussi mon parti est pris.

— Paul, dit sévèrement Vandrusen, vous venez de jurer...

— Soyez tranquille, Vandrusen ; ce que j'ai juré, je dois le tenir ; mais je n'ai pas juré de rester ici dans votre habitation...

— Bien ! s'écria Vandrusen, il songe à nous quitter !

— Il le faut, mon cher Vandrusen, il le faut.

— Et où iras-tu ?

— J'irai voir les damnés de l'île ; je vivrai de leur vie vagabonde et maudite, je perdrai mon nom et mes souvenirs dans les marches brûlantes du désert ; je vivrai par la douleur, qui est une volupté aussi ; je me ferai sur terre un purgatoire d'expiation pour me réhabiliter à mes propres yeux, pour me rendre mon honneur perdu, et peut-être un jour, si

les remords s'éteignent en moi, si je redeviens pur, j'aurai le courage de reparaître au milieu des vivants.

— Paul, dit Vandrusen, tu te trompes toi-même ; tu ne feras rien de tout cela... Veux-tu savoir ce que tu vas faire ?

— Voyons, instruis-moi, Vandrusen.

— Tu iras à Kalima...

— Non ! mille fois non ! interrompit Paul avec feu.

— Attends, Paul ; laisse-moi finir... Tu iras vivre comme un damné ou une bête fauve, autour de l'habitation de David-

son ; tu feras ce qu'ont fait tous les amoureux infortunés, et tous les fous de la passion ; tu regarderas de loin les arbres, le toit, le rocher, la mer, où respire la femme de ton amour... Tu ne réponds pas?... tu gardes le silence cette fois... j'ai deviné.

— J'irai, répondit Paul, j'irai où m'appelle le besoin de ma nouvelle vie... mais je ne la verrai jamais... elle... je ne lui parlerai jamais. S'il me reste une douceur, une douceur amère ici-bas, pourquoi m'en priverais-je? Oui, je veux verser la dernière larme de mon cœur dans le voisinage d'Aurore, et, quand ce trésor de désolation sera tari, je décou-

vrirai une douleur inconnue, une douleur que les pleurs n'adoucissent pas et que je serai fier de subir, car la souffrance extrême donne de l'orgueil à celui qui peut en faire sa vie; et l'orgueil est une force ; il soutient encore les damnés dans l'enfer !

— Mon pauvre ami, dit Vandrusen, que Dieu garde ta raison !

— Ma tête est forte, rassure-toi, Vandrusen ; les cerveaux étroits deviennent fous; les fronts larges résistent à tous les coups de tonnerre qui éclatent autour d'eux. Oui, j'irai près de Kalima ; je connais ses habitudes de toutes les

heures; elle ne me verra pas; elle ne m'entendra pas; et je dirai à l'arbre de lui donner son ombre, à la fleur de lui donner son parfum, au golfe de lui donner sa fraîcheur, à la nuit de lui donner son silence. Je mettrai tant d'amour sur les chemins où elle passe, qu'elle respirera, sans le savoir, une brise plus fraîche, un air plus doux. Si elle est heureuse, elle devra son bonheur à quelque chose d'invisible qui vient de mon âme, de mon souffle, de mes vœux. Laissez-moi cette illusion; c'est la dernière; elle me donne une joie triste, et mon malheur ne doit rien dédaigner.

Paul s'appuya contre un arbre, Van-

drusen n'osa plus rien ajouter. Une si grande douleur devenait respectable, comme une blessure ou une maladie sans guérison.

Ayant reprit un peu de viguéur après l'effort qu'il avait fait, Paul reprit d'une voix calme :

— Un dernier service, Vandrusen, et tu me le rendras...

Le colon fit un signe de tête affirmatif.

— Tout ce que je viens de te dire, reprit Paul, est insensé aux yeux de tous... épargne-moi le dur travail de le répéter

aux autres. Rassure-les bien sur mon compte; invente... imagine... dis-leur ce que tu voudras .. ma pauvre tête ne peut rien trouver... Toi, plus calme, plus réfléchi, tu trouveras un prétexte à mon départ... quand je serai parti... Ce soir, je ferai la veillée avec tous... Et demain, avant le lever du soleil... Vandrusen, pardonne-moi, l'amitié ne peut pas suffire à l'homme; c'est horrible à penser! l'amitié, sans doute, est une belle chose... pour les vieillards.

Plusieurs voix connues se firent entendre sous les arbres de l'habitation. Tout venait d'être dit.

Et le lendemain, par un chemin bien connu, Paul se dirigeait vers Kalima, aux dernières lueurs des étoiles.

CHAPITRE TROISIÈME

III

Sur une plage devant Chéribon, côte septentrionale de Java, on voyait alors une espèce de caravansérail où se confondaient les petits caboteurs, les saltimbanques, les margoulins, les matelots en

retraite, les Saradacarens musiciens, les déserteurs, les renégats, les filous habiles, les banqueroutiers du Bengale, tous ceux enfin qui avaient à payer une dette insolvable, qui avaient côtoyé le bourreau ou la prison, déchiré le pacte social, cassé la corde de la potence, ou qui avaient trop abusé de la bonté, de la faiblesse ou des distractions du prochain.

Un hardi spéculateur catalan, nommé Mariani, avait trouvé le secret de commencer une fortune en vendant des liqueurs, des vins sans nom, du tabac et du marc de café, à cette cohue de consommateurs ruinés et mis au ban de l'archipel malaisien.

Au milieu de cette gangrène vivante de l'Asie, on voyait pourtant d'honnêtes marins et de probes voyageurs de commerce qui, étendus sur des nattes au bord de la mer, à l'ombre de grandes toiles goudronnées, prenaient leur collation en fumant la pipe et en causant avec des courtiers malais.

Mariani, le maître de cet établissement étrange, remarquait depuis quelques jours un Malais, assez proprement vêtu, qui consommait le rhum et le café avec une aisance extraordinaire et payait toujours sans marchander. Cet homme, pensait Mariani, doit être un pirate enrichi.

Mais l'argent d'un pirate ayant la même valeur que l'argent d'un honnête homme, Mariani gardait son opinion secrète, et traitait le Malais avec beaucoup de déférence.

Un jour, en payant sa dépense, le Malais dit à Mariani :

— Vous avez là du rhum exquis. En avez-vous une caisse à me vendre?

— Vous partez donc? demanda Mariani.

— Moi, partir! dit le Malais; je suis fixé à Chéribon, ici, dans le voisinage; j'ai acheté pour cent piastres une petite

maison et un jardin grand comme ma main, et je suis heureux. Il me faut un peu plus que de l'air pour vivre ; un rien me suffit. Ma grande dépense est le rhum, car je ne compte pas le café.

— Alors, dit Mariani, vous n'avez pas de l'ambition, comme tant d'autres ?

— Moi ? dit le Malais en riant, j'ai fait le mois dernier une bonne spéculation sur une partie d'écailles ; j'ai acheté ces quatre pouces de terre, et je tire d'un petit sac. Quand tout sera mangé ou bu, je vends ma cabane, et je vais recommencer mon trafic.

Le Malais disait cela d'un ton leste et charmant qui ravit Mariani.

— Je vais vous préparer votre provision de rhum, dit le maître de l'établissement — quel nom dois-je écrire ?...

— Le mien, interrompit le Malais... je me nomme Turbry. D'ailleurs, je paie la caisse comptant. C'est une habitude que j'ai prise dans le commerce.

— Bonne habitude ! dit Mariani.

Turbry, ou pour ne pas tromper le lecteur, Bantam, salua, en portant la main à son chapeau de paille, et sortit.

Mariani se crut fixé sur le compte du prétendu Turbry, et il contait mot pour mot l'histoire de la petite maison et de la partie d'écailles aux curieux de son établissement. Un pareil habitué lui faisait bonneur.

Bantam, que nous n'appellerons plus de son faux nom, passait chaque jour en revue le personnel de ce caravansérail; il causait avec les Européens surtout; et lorsqu'il rencontrait une figure intelligente, il prolongeait l'entretien et n'épargnait pas le rhum. Très souvent cette familiarité lui coûtait une menue pièce de monnaie, qu'il tirait avec lenteur du

fond d'une bourse portugaise, et qu'il remettait avec une répugnance feinte à l'emprunteur.

Un jour il crut avoir trouvé l'homme qu'il cherchait depuis longtemps et qui paraissait remplir les conditions nécessaires à un projet infernal. C'était un Hollandais, à face ouverte et fraîche; ni jeune, ni vieux; parlant bien le malais, et vêtu d'un simple caleçon de coutil, ce qui annonçait autant une extrême misère qu'une précaution contre la chaleur.

A la troisième séance de causerie, Bantam, à force de verser du rhum à son interlocuteur, lui fit raconter le secret

de sa vie. C'était un spéculateur qui avait commis le crime de baraterie à Bombay, et qui s'était échappé pour éviter la potence. Il se nommait Ovestein, après avoir quitté son premier nom.

— Parlez-moi franchement, lui dit Bantam d'un ton de bonhomie admirable, vous me paraissez un industriel plus malheureux que coupable, et je m'intéresse à vous... Quelles sont vos ressources ?

— Si j'avais de la vache enragée, je la mangerais, dit Ovestein.

— Cela veut dire que vous n'avez rien

à mettre sous la dent? reprit le Malais.

— Je vis comme tant d'autres, répondit Ovestein, c'est-à-dire que je ne vis pas... et, puisque vous êtes assez bon pour vous intéresser à moi, vous pouvez me rendre heureux en me prêtant une piastre.

— Et que ferez-vous d'une piastre, Ovestein ?

— Je vivrai huit jours au moins.

— Et après ?

— Après, j'irai a la pêche des coquillages, c'est mon métier.

— Cela vous rapporte-t-il beaucoup?

— Oh ! c'est la mer à boire ! il faut faire le plongeon, se déchirer les mains, se rôtir au soleil, pour gagner quelques cailloux des Maldives, fausse monnaie qui ne réjouit pas l'œil comme l'argent,

— Il n'est pas bête, cet Ovestein ! — fit Bantam avec un léger éclat de rire. — Eh bien ! je veux faire un heureux...

— Donnez-moi la préférence, dit le Hollandais en riant à l'unisson.

— Voyons, reprit Bantam avec gravité — méritez-vous d'être heureux, monsieur Ovestein ?

— J'ai souffert depuis le berceau, monsieur Turbry.

— Oh ! vous avez bien rencontré quelques agréments par-ci par-là ?

— Jamais, mon bon monsieur Turbry... Au moment où j'arrangeais mes petites affaires au Malabar, une damnée police, qui empêche toujours les gens de devenir heureux comme ils l'entendent, a étendu la main pour me saisir. J'ai le pied agile ; je me suis mis dans le lest du navire le *Surate*, à fond de cale, et j'ai évité la cravate de chanvre. C'est beaucoup : mais à quoi sert la vie, quand elle ne vous sert à rien ?

— Ovestein, dit Bantam, tu mérites de vivre... Écoute... Connais-tu à Chéribon quelque jeune Hollandaise de bonne mine, et qui puisse ressembler à une femme honnête quand elle aura un collier de corail et une robe de crêpe Nankin ?

— Des Hollandaises de race croisée ? dit Ovestein en regardant le plafond de toile, des Hollandaises fausses... sang métis ?... Il y a tant de mélange depuis un siècle !...

— Ça m'est bien égal ! reprit Bantam, je ne tiens pas à la pureté de la race... Il me faut une femme jeune et belle, chose

très facile à trouver, surtout dans les créoles de race croisée... une femme qui parle le hollandais et le malais, si c'est possible...

— Une femme pour vous? demanda Ovestein.

— Non, pour vous, reprit Bantam ; je veux vous marier.

Ovestein regarda son interlocuteur d'un air ébahi.

— Ah! cela vous étonne! reprit Bantam ; mais, quand vous saurez tout, vous ne serez plus étonné... d'abord, il faut trouver la femme.

— Elle est trouvée, dit Ovestein.

— Où est-elle ?

— Ici, à Chéribon... une Hollandaise qui ferait honneur aux premières familles d'Amsterdam. Elle a du sang espagnol dans les veines, ce qui lui donne un teint vigoureux, et des yeux noirs. C'est une blonde brune, qui a déjà été marchandée par deux nababs ; mais elle veut se marier, c'est sa manie.

— Tant mieux ! tu l'épouseras, dit Bantam, je n'aime que les amours légitimes, moi ; j'ai des mœurs.

— Ma foi ! j'aime mieux l'épouser, dit Ovestein ; au moins elle m'appartiendra.

— Maintenant, point d'observations, mon cher Ovestein ; accepte le bonheur en aveugle, et ne crie pas au voleur ! si je te mets de l'argent dans tes poches... viens de ce côté.

Bantam se leva, et, conduisant Ovestein vers un pilastre de bois chargé de petites affiches manuscrites, il lui dit :

— Si tu sais lire, lis cela.

Ovestein lut :

« A vendre, dans une belle position, à

» Kalima, une superbe plantation en
» plein produit, à un quart de pipe de
» l'habitation de Davidson. Le logis est
» neuf, avec ferme, étable et viranda;
» meubles anglais. S'adresser à M. Char-
» les Luxton, agent comptable de la suc-
» cession de Claiford. »

— Je connais le prix de cette propriété, dit Bantam ; on la cède pour mille piastres. Personne n'en veut. Vous l'achèterez sous votre nom, et je paierai.

— Vous m'avez défendu de m'étonner, dit Ovestein ; je trouve donc cela très naturel et j'achète les yeux fermés.

— Très bien ! reprit Bantam ; j'aime la soumission, et il faut marcher très vite. Voici d'abord une petite bourse qui vous sera utile pour de menues dépenses. Vous achèterez au bazar un costume de planteur. Il vous faut aussi une montre avec une énorme clé en cornaline et un bambou à pomme d'or. Quand vous serez équipé à l'instar de Madras, vous deviendrez un homme superbe, et toutes les créoles disponibles vous chanteront à l'oreille le refrain du *Pantoum* :

Il était beau comme Brama
Quand la jeune Delmir l'aima.

— Me voilà prêt à être superbe, dit Ovestein en riant ; et après, vous...

— Point d'après, point de demande inutile, interrompit Bantam ; je sais ce que j'ai à faire, et vous n'avez qu'à suivre mes instructions.

Ovestein s'inclina comme un esclave soumis.

— Vous ne reparaîtrez plus ici, poursuivit Bantam ; nous nous verrons chez moi, dans mon petit jardin, très facile à trouver, en suivant le chemin qui part de la grande fontaine. Portail rouge ; deux

marches en pierres grises; une allée de bambous.

— Je connais la maison, dit Ovestein.

— Quand vous serez équipé proprement, reprit Bantam, vous irez à la promenade des lataniers, et vous aurez la physiomie d'un homme qui s'ennuie depuis longtemps pour cause d'ancienne richesse. Vous aurez l'air de vous marier par désespoir, comme dans une attaque de *spleen;* comme on se brûle la cervelle. Toutes les femmes vous paraîtront indifférentes; on croira que vous prenez la première qui vous tombe sous la main. Habituez-vous à être rusé; rien n'est

plus facile, il faut avoir l'air de ne pas l'être. A dater de ce moment, nous ne nous connaissons plus en public... A ce soir, chez moi, à six heures et demie, après la promenade; c'est entendu... Je vois arriver le brick qui fait le service de la côte; j'attends quelqu'un du bord.

Bantam descendit à la mer, et bientôt il fut abordé par un jeune Malais qui lui remit secrètement une lettre conçue en ces termes :

« Rien de nouveau, maître; les trois
» femmes ne se quittent plus. Davidson
» est toujours un imbécille. Je le soup-
» çonne d'être amoureux de la belle

» blanche. Il n'y a point de danger. Un
» Chinois m'a donné la recette d'un poi-
» son qui ne laisse aucune trace chez les
» animaux. C'est un élixir de jusquiame
» et de fleur de nymphœa qu'il faut faire
» bouillir avec une jeune racine de né-
» nuphar. Quand vous ordonnerez, j'a-
» girai.

» A la taverne de l'Albatros, à Ka-
» lima. »

Bantam déchira la lettre et en épar-
pilla les morceaux dans la mer, »

Le jeune Malais attendait un ordre et,
n'en recevant point, il s'éloigna.

Un homme qui a commis le crime de baraterie, et qui a trouvé le moyen d'échapper au bourreau, ne rencontre que des facilités dans l'exécution des projets vulgaires. Bantam avait bien compris cela ; Ovestein méritait toute sa confiance par ses antécédents, et il répondit à tout ce qu'on attendait de lui.

Mariage, achat, travestissement, tout réussit au gré du Malais pirate, organ isateur de ce complot réel, sans mélange de fiction romanesque et sans exemple dans l'histoire des sauvages amours de l'Inde, le pays des violences, des embûches ténébreuses, des passions acharnées et des enlèvements.

La femme légitime d'Ovestein paraissait âgée de trente ans, ce qui est toujours l'exagération d'un lustre dans le climat de l'Inde ; elle avait une beauté calme et douce, comme une ménagère bourgeoise d'Amsterdam ; ses yeux, d'un velours saphir, semaient la sympathie autour d'elle ; sa tête s'ombrageait d'une chevelure tropicale, qui avait des reflets écarlates sur un fond noir.

Ovestein jeta facilement un voile sur le passé de sa femme, mais, prenant tout à coup son mariage au sérieux, il ne voulut pas l'exhiber en public, à Chéribon, et sollicita de M. Turbry la faveur de

partir au plus vite pour l'habitation de Kalima, ce qui fut très aisément accordé, comme on le pense bien.

L'installation fut prompte ; Bantam acheta trois esclaves du Zanguebard et une jeune fille d'Agoa, qui devait être la femme de chambre de madame Ovestein. Le nouveau mari avait de fréquentes entrevues avec Bantam, à la taverne de l'Albatros, mais ils ne s'entretenaient que de choses oiseuses, et Ovestein, intimidé par le regard étrange de son énigmatique bienfaiteur, n'osait jamais lui adresser une question et ne comprenait rien à sa fortune. Madame Ovestein

domptait courageusement sa nature créole pour jouer son rôle actif de femme de ménage et mériter son bonheur. Elle donna bientôt à sa maison cet air de propreté domestique qui est d'origine hollandaise; elle assigna des attributions particulières à chaque esclave; elle veilla aux plus minutieux détails de l'économie intérieure, et, comme elle ne se doutait pas de tout ce qu'il y avait de faux dans cette mise en scène, elle mit partout les innocentes apparences de la vérité.

Bantam affectait de ne donner aucun conseil, et Ovestein, charmé de cette marque de confiance, prenait l'initiative

en beaucoup de choses, et, lorsqu'il rendait compte de ce qu'il avait fait, un signe amical de Bantam exprimait une approbation. Les devoirs de bon voisinage devaient être remplis d'autant mieux, qu'un seul voisin existait aux environs, et un voisin hollandais. Les deux nouveaux mariés, suivis de leurs esclaves et couverts d'un parasol de Chine, rendirent une visite à M. Davidson. Aurore, Augusta et Maria furent charmantes et firent le plus gracieux accueil à madame Ovestein. Il est si doux d'avoir des voisins dans un désert!

Davidson ne perdit pas l'occasion de

montrer ses arbres, ses plantes et ses fleurs à son visiteur compatriote. L'intimité s'établit très promptement dans les relations à la campagne, surtout en pleine solitude : les visites devinrent fréquentes. Les Davidson se rendirent chez Ovestein et acceptèrent même une collation de fruits et de rafraîchissements. On rentrait d'une habitation ou de l'autre, toujours le soir et fort tard ; il n'y avait aucun danger à courir, car le trajet était fort court, et les esclaves et les enfants ouvraient et fermaient la marche. Davidson était au comble du bonheur ; il ne trouvait pas toujours, dans Aurore et ses deux filles, un auditoire complaisant, et

Ovestein, enchanté de causer avec un honnête homme, écoutait avidement tout ce qu'il plaisait à son voisin de lui conter sur les récoltes, les semailles, les greffes, les influences des lunes, sur tout ce qui regardait le travail du bon agriculteur.

Un jour, à la taverne de l'Albatros, Bantam dit à Ovestein avec le ton d'un maître :

— Ce soir, à onze heures, la porte sera ouverte et tu m'attendras; ta femme et tes esclaves seront retirés; comprends-tu?

Ovestein prit la pose d'un homme qui ne comprend pas.

— Crois-tu donc, par hasard, reprit Bantam, que je t'ai marié, que je t'ai fait honnête homme, et, ce qui vaut mieux, homme heureux, pour te laisser vivre comme tu fais depuis quelques jours ?

— Je pense bien, bégaya Ovestein, qu'il y a un projet dans la tête de monsieur Turbry.

— Tu trouverais charmant, toi, n'est-ce pas, de faire bonne chère, d'avoir une maison et d'être le mari d'une belle femme, sans être un peu troublé dans ta béatitude?

— J'attends toujours les ordres de

monsieur Turbry, dit Ovestein d'une voix émue.

— Ovestein, tu prends ton bonheur un peu trop au sérieux ; ton bonheur est bâti sur l'argile, et d'un souffle je puis le renverser. Tant que le criminel est vivant, il a le bourreau à côté de lui. Si je vais te dénoncer au premier attorney, tu es pendu.

— C'est vrai, dit Ovestein en baissant la tête.

— Les Davidson croient à ton mariage, mais je n'y crois pas, moi ; entends-tu! Je suis ton maître et tu es mon es-

clave. Rien n'est ta propriété dans cette habitation, pas même ta femme.

Ovestein chancela et joignit les mains dans une attitude suppliante.

— Sois tranquille, je ne veux pas t'enlever ta divinité, je veux seulement bien te convaincre que tu dépends de moi, que ton sort est dans mes mains, et que tu dois me servir jusqu'au bout.

Ovestein, qui avait tremblé pour son bonheur conjugal, se rassura et dit d'une voix ferme :

— Je vous servirai jusqu'à la mort !

— C'est bien, Ovestein ; ce soir, à onze heures, attends-moi, et tu seras seul pour me recevoir.

Ovestein partit, le cœur rempli de joie; on lui laissait sa femme; tout ce qu'on pouvait exiger de sa complaisance après tant de générosité inattendue lui était indifférent.

A onze heures, Bantam arriva et dit à Ovestein de prendre un flambeau et de lui montrer les salles basses.

Ovestein obéit. Bantam examina tout dans les plus grands détails; il sonda l'épaisseur des murs avec l'ongle du doigt,

il essaya le mécanisme des fenêtres et des portes, et cette inspection minutieuse étant terminée, il dit, en s'arrêtant au milieu d'une petite chambre, isolée au fond d'une galerie.

— Il faut faire de cette pièce une jolie chambre à coucher de réserve. Il y a des meubles dans le chenil. A l'autre extrémité de cette galerie, tu établiras une autre chambre de réserve, mais sans aucune espèce de luxe. Tu ôteras le petit verrou qui ferme cette fenêtre intérieurement, et tu le replaceras de telle manière, qu'en touchant un clou extérieur, il tombera.

— Je comprends, monsieur Turbry...

— Tu ne comprends rien ; il t'est même défendu de comprendre. Le moment va venir où tu peux gagner cette habitation ou la perdre.

— Je la gagnerai.

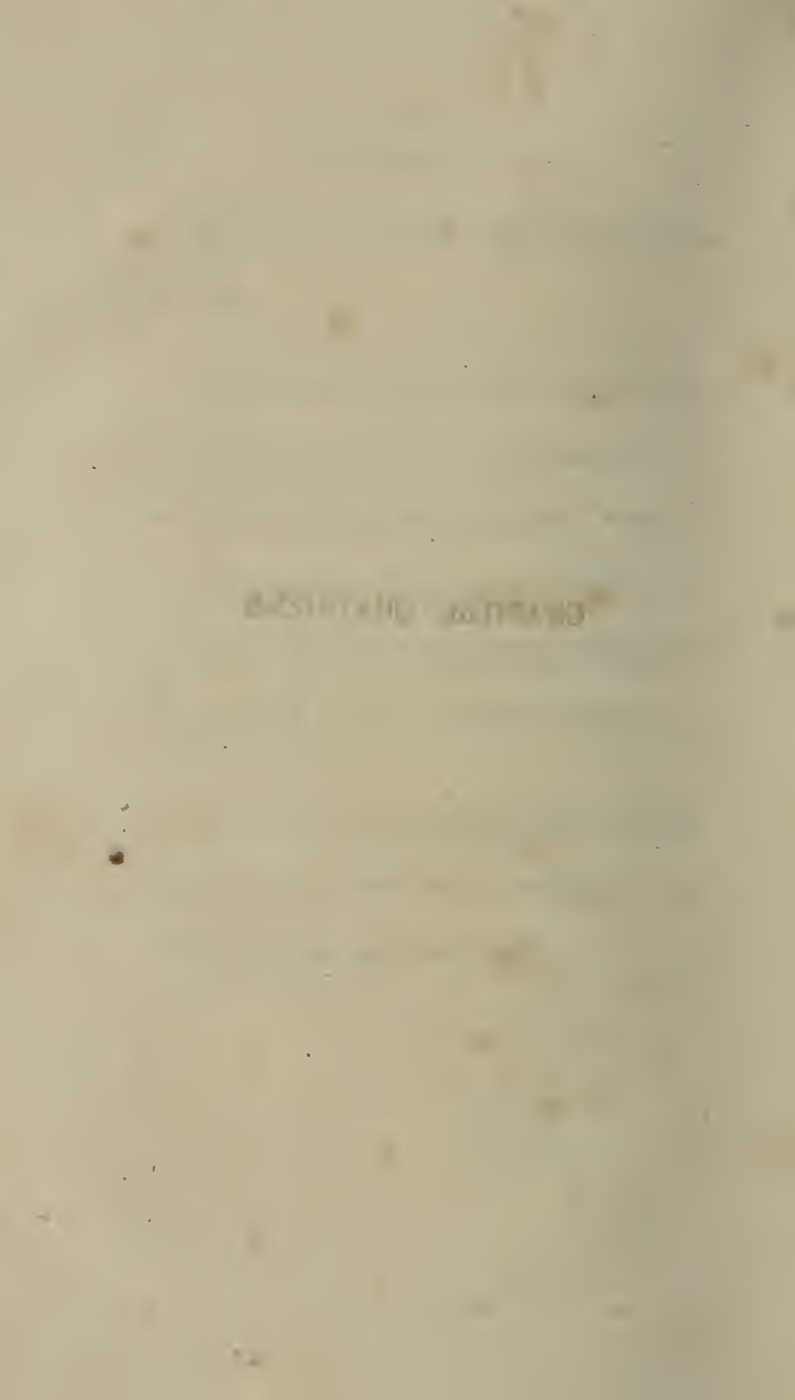
— Nos dernières recommandations... tu les recevras demain, et avant d'agir, tu réfléchiras toujours cinq minutes. Il s'agira pour toi d'être nabab ou perdu. A ce soir, à la taverne de l'Albatros; à ce soir ; ici. Pars et marche comme un homme qui n'a point de souci dans le front.

Resté seul, Bantam écrivit au crayon ce billet :

« Ton Chinois est un imbécille, avec sa
» racine de nénuphar ; des chiens grands
» comme des tigres se moquent bien de
» cette bouillie. Voici un paquet plus ef-
» ficace. Demain tu serviras ce plat aux
» gardiens, après le coucher du soleil. »

. .

Le petit serviteur malais prit le billet des mains de Bantam et se dirigea du côté de la case de Davidson.

CHAPITRE QUATRIÈME

IV

En se reportant à l'époque où notre histoire se passe, on trouvera un pays abandonné au désordre et assez semblable à la Californie lorsqu'elle a été dernièrement envahie par les chercheurs d'or.

La force arbitraire et la ruse sauvage étaient à peu près les seules lois qui régissaient alors les colonies aventurées sur la côte de Java. On rencontrait, à la vérité, sur quelques points, des consuls, vieillards à cheveux blancs, oubliés ou tolérés par les métropoles, et n'ayant autour d'eux ni puissance visible, ni puissance morale pour donner protection aux nationaux. Cependant, l'amour du gain, de la solitude, de la propriété, de l'indépendance, ou le fracas de la guerre qui ébranlait toute l'Europe, avait décidé beaucoup de colons courageux à braver les périls de l'isolement et de l'anarchie, pour extraire promptement d'un sol fé-

cond une modeste fortune et aller ensuite au Bengale, où la civilisation anglaise portait déjà ses fruits et tenait des garnisons respectables sur le Malabar et le Coromandel.

Css préambules sont quelquefois nécessaires lorsqu'on raconte, en plein repos de civilisation, les vieilles histoires des pays sauvages et lointains.

L'entretien annoncé avait eu lieu à la taverne de l'Albatros ; et à l'action on reconnaîtra bientôt la parole du maître.

Davidson, ses filles et Aurore, avaient accepté une invitation de leur voisin, qu'ils appelaient déjà leur ami ; madame

Ovestein était de très bonne foi, et elle recevait la famille avec cette grâce créole qui est un attrait de plus chez la femme. Elle était si heureuse de se réhabiliter au milieu de ce groupe charmant, pur comme un bouquet de la fontaine des roses d'ivoire !

Presque toujours, une pauvre femme, victime de sa faiblesse et de la force de l'homme, trouvant l'occasion de vivre en paix avec elle, ne la laisse point échapper et s'estime heureuse de recommencer sa vie avant le premier faux pas. Avec quelle joie ineffable elle reçoit son nouveau baptême des mains d'une honnête

famille et dans une maison calme, où tout rappelle les austères vertus et les pieux devoirs accomplis !

Augusta et sa sœur Maria ne se doutaient point du bonheur qu'elles donnaient à leur voisine, lorsque leurs bouches virginales lui prodiguaient des caresses de sœurs.

Les deux filles de Davidson avaient beaucoup gagné à la fréquentation d'Aurore ; elles avaient ajouté à leurs grâces naturelles d'autres avantages qui ne sont pas à dédaigner et qui viennent de la haute éducation et de l'usage du beau monde. Les jeunes femmes sont toujours

disposées à subir avec une facilité admirable l'influence de cette heureuse contagion; elles peuvent toutes devenir comtesses, par la tenue, sinon par le titre, dans le voisinage d'une grande dame. La transformation s'opère à l'insu de la maîtresse et des écolières. Les leçons ne se formulent point en termes techniques, et on arrive, sans éprouver les ennuis de toute science professée, à un bon et infallible résultat.

Ainsi, dans ce coin sauvage de l'Inde, et sous ce toit entouré de bêtes et d'hommes fauves, on voyait ce jour-là réunies trois femmes qui, par leurs charmes,

leurs grâces et leur beauté, semblaient avoir, pour les destinées d'un prochain avenir, quelque chose de providentiel et de divin. Le hasard n'avait pas conduit Aurore chez les Davidson. Il n'y a point de hasard. Un athée a inventé ce mot.

Nos trois belles amies, assises à la table d'Ovestein, usaient du plus beau des priviléges de la jeunesse; elles faisaient des projets et des rêves d'avenir. Madame Ovestein écoutait dans l'extase. Aurore disait, en montrant le jeune danmé Simming qui faisait l'office d'échanson et versait le vin de Constance :

— Quand je dirai à cet enfant : « Pars et ramène-moi les tiens du désert ! » je serai obéie. Ils sont quarante, là-bas, qui vivent comme des panthères ou des oiseaux de rapine, et que le bon Dieu n'a pas mis au monde, certainement, pour faire ce métier. Tous les visages qui regardent le soleil sont destinés à regarder Dieu. Ces quarante damnés sont mes amis, et ils en conduiront bien d'autres avec eux ; et de ces pauvres sauvages nous ferons des hommes ; de ces bandits nous ferons d'honnêtes gens. Il manque des villes au désert. Les villes viendront. On sème les damnés pour récolter les élus. Ce ne sont ni les millionnaires ni

les gens vertueux qui sont les germes des grandes civilisations : ce sont toujours des pauvres et des bandits. Mon professeur disait souvent : Les plus vertueux des Romains ont eu des voleurs pour ancêtres. Cette phrase a fait sourire mon enfance, je la prends au sérieux aujourd'hui.

Davidson et les femmes écoutaient Aurore avec une émotion douce; mais il y avait là un homme qui tremblait de tout son corps et regardait ces phrases comme des allusions à son adresse. C'était le maître de la maison, Ovestein, le complice de Bantam. Il s'épouvanta surtout

en entendant parler, pour la première fois, de ces quarante damnés redoutables qu'un signe d'Aurore pouvait amener à Kalima, et dont la retraite était connue du jeune Simming.

Ovestein trouva sa position fort embarrassante. Il craignait trop Bantam pour reculer devant les périls mystérieux de cette nuit ; mais, en réfléchissant bien, il crut avoir trouvé un expédient pour conjurer l'invasion des quarante damnés.

L'entretien était suspendu par moments, et les convives prêtaient l'oreille

au bruit du vent et de la mer, bruit toujours lugubre dans la solitude et les ténèbres.

Davidson disait :

— Ah! nous sommes dans la saison de l'année ou règnent les vents d'ouest; mais ce soir nous avons un ouragan plus fort.

— Ces maudits vents d'ouest dureront-ils longtemps? demanda Aurore avec tristesse.

— Non, madame, répondit Davidson; à la nouvelle lune le vent doit infailliblement sauter à l'ouest.

— C'est que j'attends des nouvelles de l'est, répondit Aurore, et, tant que ces ouragans maudits souffleront, je ne recevrai rien.

Et prêtant une oreille plus attentive, elle ajouta :

— Mais, il me semble, si je ne me trompe, il me semble qu'il y a des voix humaines dans cette tempête...

— Non, madame, dit Ovestein en s'efforçant de sourire, c'est un ouragan de premier calibre, comme nous disons, et les oreilles se trompent dans la nuit.

Les femmes écoutaient toujours avec terreur, et pourtant elles étaient habituées à ces bruits nocturnes qui retentissent. à certaines époques sur le rivage et dans les solitudes de Java.

— On n'entend pas aboyer les chiens, dit Davidson.

Cette réflexion simple rassura quelque temps tout le monde. Il n'y avait rien à craindre du côté des hommes, puisque les gardiens vigilants et fidèles se taisaient.

— Voilà, dit Aurore en riant, une réflexion qui nous rend tous fiers; nous

ne craignons pas les choses terribles qui ne viennent que du ciel. La foudre qui tue, le torrent qui noie, l'ouragan qui déracine n'épouvantent pas les créoles; mais ils ont peur quand on leur annonce qu'on a vu fuir deux yeux de tigre dans les herbes, la nuit, ou que des pirates ont débarqué.

— C'est que l'homme et la bête fauve sont plus terribles que les fléaux du ciel, remarqua Davidson.

— Eh bien! moi, dit Aurore, je ne crains que ce qui vient de là-haut; car cela m'annonce la colère de Dieu. Quant aux

hommes fauves et à leurs semblables des bois, je ne leur ferai jamais l'honneur de les redouter.

— Mes filles, dit Davidson, retenez bien ce que vous venez d'entendre.

— Oh ! dit Augusta en secouant son auréole de cheveux blonds, nous ne perdrons jamais rien de toutes les paroles de notre bonne amie Aurore. Nous étions enfants, et elle a fait de nous des femmes.

— Mais, dit Aurore en embrassant Augusta, je n'ai point de mérite, moi, à être courageuse dans les dangers de la terre ;

mon éducation a tout fait... Tenez, mes bonnes amies, à l'âge de six ans, j'assistais à un bal, donné dans le jardin du gouverneur, à Pondichéry. Deux esclaves vinrent parler à l'oreille du colonel Darrigues, et aussitôt l'ordre fut donné à tous les danseurs de se réfugier dans l'habitation, ce qui fut exécuté avec un remarquable empressement, car on se doutait bien de quoi il s'agissait. Perdue dans les hautes plantes, à cause de ma taille d'enfant, j'eus la curiosité de rester et dans le trouble général, on ne remarqua pas mon absence... J'étais orpheline, d'ailleurs. Une mère seule aurait songé à moi... Le colonel, marchant sur la

pointe des pieds et armé d'une carabine, s'approcha de la haie vive du jardin, et, en ce moment, je vis luire dans l'obscurité deux yeux rouges, qui ressemblaient à deux tisons. Le colonel fit feu et s'écria : Il est tué ! il est tué ! Alors tout le monde sortit ; et on courut pour voir le cadavre d'un superbe tigre frappé au front. Je courus comme les autres, et un officier ayant voulu me faire retirer, je lui répondis : Monsieur, j'ai regardé le tigre quand il était vivant, je puis le regarder mort. L'officier m'embrassa et me dit : Nous te mettrons un uniforme de soldat, et tu viendras avec nous, en guerre, dans le Décan. Il ne s'est pas

trompé. Seulement, j'ai toujours attendu l'uniforme.

— Une bonne leçon encore, mes chères filles, dit le planteur hollandais.

— Et nous en profitons, dit Maria; notre belle Aurore nous rend courageuses... Tenez, bon père, autrefois, nous attendions toujours le grand soleil pour aller aux bains de Diane; Aurore a traité cette prudence d'enfantillage; nous nous levons maintenant à cinq heures et nous traversons le grand massif d'arbres, aux étoiles, intrépidement, comme des hommes... comme des hommes qui n'ont pas peur. Aurore marche en tête : c'est notre

colonel; les trois chiens jouent comme des chats, et quand le soleil se lève, nous nageons en pleine mer.

— Chut! dit Davidson... cette fois, je ne me trompe pas... ce n'est pas le vent.

Le silence devint général.

Simming entra, pâle malgré son teint, et dit :

— On voit une grande flamme du côté de l'habitation.

Tout le monde se leva et courut sur la terrasse.

Ovestein prit Simming par la main, en lui disant à voix basse :

— Je vais te donner un ordre.

Simming ne se doutant de rien, suivit Ovestein sous un hangard ténébreux contigu à la maison.

L'œil du jeune Malais voyait clair dans la nuit, et la lame d'un poignard lui annonça bientôt ce qu'on voulait lui dire. Leste comme un quadrumane, Simming franchit Ovestein d'un bond et disparut.

La terreur est au comble : l'incendie,

favorisé par l'ouragan, dévorait l'habitation et dominait la toiture. On entendait l'écroulement des kiosques, des balcons, des fenêtres, et on voyait d'énormes langues de flammes s'étendre sur la cime des arbres voisins.

Davidson voulait partir, mais ses filles le pressaient dans leurs bras et le retenaient par leurs prières et leurs larmes. Aurore joignait ses instances aux supplications des deux sœurs, et madame Ovestein, très sincère dans son désespoir, donnait des ordres à ses esclaves et les envoyait sur le théâtre de l'incendie.

Ovestein avait perdu la tête dans cette baraterie plus compliquée que la première ; il allait et venait, tordant ses bras et mettant sur le compte de l'incendie le désespoir que lui causaient un assassinat avorté et la fuite de Simming.

— Mes chers amies, disaient madame Ovestein, ne vous chagrinez pas ainsi ; tout ne sera pas perdu. D'abord, et en attendant mieux, vous trouverez un abri chez nous.

— Oui, oui, dit Ovestein, enchanté de l'initiative qu'avait prise sa femme, et se souvenant des instructions de Bantam. Je vais donner mes ordres... je vais pré-

parer mes chambres de réserve... ne vous inquiétez pas...

Et il sortit avec le prétexte d'aller faire, pour les chambres de réserve, ce qui était déjà fait.

Un Malais à mine suspecte, un esclave de Davidson arriva et dit à son maître :

— Le feu a pris dans la Rizière, par une imprudence de Clam, qui s'endort toujours sur la paille en fumant. Tous vos esclaves ont été étouffés en voulant éteindre le feu. Je me suis sauvé par miracle, moi. Ordonnez, maître, et je vais rejoindre mes pauvres amis.

Le Malais, couvert par les ténèbres, imita le bruit des sanglots étouffés.

Davidson le retint et lui dit :

— Reste, mon pauvre ami, Dieu t'a sauvé ; je ne veux pas te perdre.

La toiture de la maison s'écroula avec un fracas horrible, et une énorme colonne de feu monta vers les étoiles. Puis, le silence et l'obscurité retombèrent sur le domaine de Davidson ; l'incendie et le crime avait commencé l'œuvre de cette épouvantable nuit.

Une longue scène de désolation muette

succéda aux émotions de la soirée. Les femmes rentrèrent dans une maison qui devenait leur hôtellerie providentielle, et madame Ovestein ne cessait de leur répéter, avec l'accent de l'amitié la plus sincère :

— Vous trouverez ici les soins affectueux de l'hospitalité fraternelle ; notre maison sera la vôtre. Rien ne vous manquera, ni l'abri sûr, ni la consolation.

Augusta et Maria répondaient par des pleurs et des caresses, Aurore trouvait dans sa fermeté des ressources qui lui faisaient supporter ce nouveau malheur ;

et elle se disait à elle-même, à chaque instant :

— Et Surcouf! Surcouf! qui n'arrive pas! point de nouvelles de Surcouf! Ce maudit ouragan qui arrête ce brave marin, incendie la maison où je l'attends! Je suis une abandonnée de Dieu! je porte le malheur avec moi!

Et elle se dérobait aux caresses de ses deux amies, comme si elle eût été atteinte d'un mal contagieux.

Ovestein avait complétement oublié la marche de son rôle ; jamais complice ne servit plus mal les intérêts et les combi-

naisons d'un crime. Si les heures eussent été calmes, il se serait trahi ; mais, dans l'agitation générale, ses sottises et ses négligences passaient inaperçues ; il lui était permis d'oublier les détails minutieusement indiqués par Bantam.

A minuit, Davidson regarda ses filles avec tendresse, et les embrassant, il leur dit :

— Bon espoir ! avec du travail nous regagnerons ce qui est perdu. Soyons fort pour refaire notre avenir.

Et se tournant vers Ovestein, qui paraissait accablé dans sa douleur et qui

attendait une demande inévitable prévue par Bantam.

— Cher voisin, lui dit-il avez-vous eu la bonté de faire préparer une natte pour ces pauvres enfants ?

— Comment donc ! une natte ! dit Ovestein. Nous avons grâce au ciel, quelque chose de mieux... Lorsque ces demoiselles voudront se retirer, ma femme les conduira... nos chambres de réserve sont prêtes.

Augusta et Maria, épuisées par leurs émotions, suivirent leur hôtesse, et Aurore, avertie par un signe de madame

Ovestein, quitta aussi la salle après avoir serré la main de Davidson.

Aurore fut installée la première dans la chambre basse de la galerie, et les deux jeunes filles montèrent aux appartements supérieurs.

Ovestein, resté seul avec Davidson, lui dit :

— Ma femme vous a préparé un modeste lit de sangle, tout à côté de la chambre de vos filles. Une petite cloison vous sépare ; elles peuvent entendre votre voix. Ah ! nous voudrions être plus à notre aise ! mais nous offrons de grand cœur le peu que nous avons.

Davidson remercia par un regard très affectueux.

Puis il se ravisa tout à coup et dit :

— Où est Simming ? je n'ai plus revu Simming... Aurais-je perdu ce pauvre enfant aussi ?

— Il est curieux, comme tous ceux de son âge, dit Ovestein avec un grand trouble, et sans doute il a voulu voir le désastre de près... Au reste, ne soyez pas en peine sur son compte... ordinairement il passe ses nuits sur un arbre comme un oiseau.

— Comment le savez-vous, demanda Davidson.

— C'est... c'est lui qui me l'a dit... vous savez que l'enfant aime à causer et qu'il n'est pas timide... nous causons ensemble quelquefois... il me parle de sa famille... Croyez-vous, monsieur Davidson, que cette famille de damnés soit bien éloignée de Kalima.

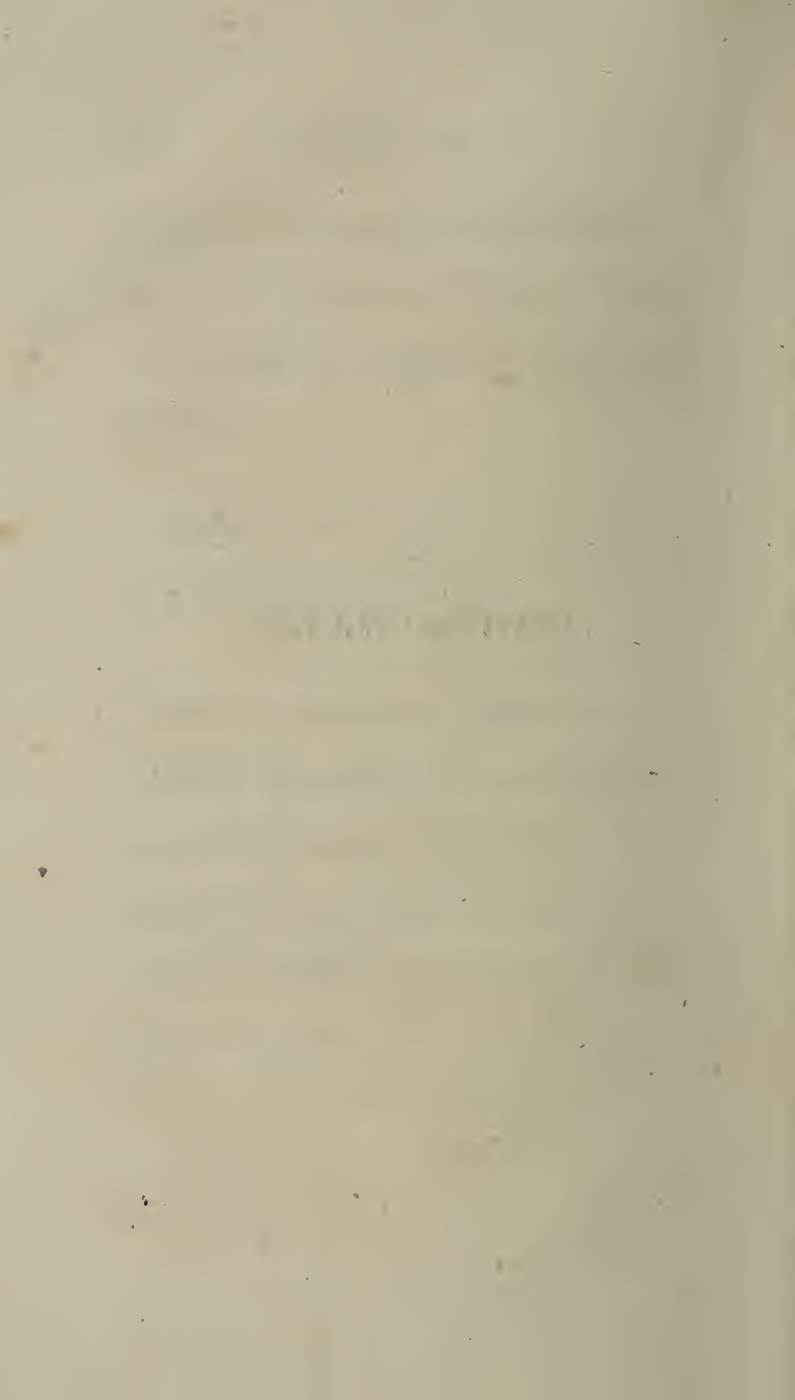
— Ah! voilà ce que j'ignore, dit Davidson ; au reste, cela m'est fort égal, et je ne comprends pas votre demande en pareil moment... Vous paraissez bien fatigué, Ovestein ; vos idées se brouillent. Pardon de vous retenir... si vous voulez monter, je vous suis.

— Les esclaves sont là-bas, dans la

ferme, dit Ovestein, et je vais les appeler pour fermer les portes, quand je vous aurai installé chez vous... car vous êtes chez vous.

Davidson serra cordialement la main de son hôte et monta l'escalier.

Aurore seule dans sa chambre, et se croyant en lieu sûr, fit une courte prière, et, ne pouvant plus résister à une fatigue fiévreuse, elle demanda au sommeil l'oubli de quelques heures et sa guérison du lendemain.

CHAPITRE CINQUIÈME

V

A peu de distance de l'habitation d'O-vestein, le roc vif se détache de la plaine et commence une montagne qui s'étend jusqu'aux forêts de Chéribon.

A la première assise de ce roc, des

buissons inextricables couvraient depuis une époque inconnue une porte élégamment taillée en talus, dans la forme adoptée en Égypte pour les hypogées. C'est par cette issue étroite qu'on entre dans un temple souterrain dont l'architecture est supérieure encore aux merveilles enfouies par de puissants sculpteurs dans les cryptes d'Elora, de Doumar-Leyna, d'Éléphanta et de Ceylan.

Il est maintenant bien reconnu, et la civilisation qui arrive à l'Inde le démontrera bien mieux, que toutes les œuvres de l'art religieux de Java effacent, par leur fini, leur grâce, leur pureté, leur

élégance, le travail plus récent du continent indien.

On a donné des noms aux temples souterrains d'Elora, depuis le temps de *Ten-Tauly* jusqu'au *Désavantar*, ou les dix incarnations ; mais le temple de Kalima est plus mystérieux : il est anonyme. On n'y trouve pas de ces informes sculptures d'animaux symboliques, et ces colosses à faces inhumaines, qui meublent les cryptes de la presqu'île, le roc y est ciselé avec une délicatesse merveilleuse, les bas-reliefs représentent des scènes du Ramaïana, et sont encadrés d'ornements gracieux, de bordures légères, de frises

charmantes. Par un intervalle on rencontre une statue debout sur un piédestal, et si bien placée, au milieu d'une nef ténébreuse, qu'elle ressemble plutôt à une apparition infernale qu'à un bloc de pierre façonné par le ciseau.

A minuit, un être humain sortit de ce temple, comme le Typhon égyptien, le Dieu du mal : il écarta les broussailles avec ses deux mains de bronze, et, arrivé sur le terrain découvert, il regarda les étoiles et marcha vers l'habitation d'Ovestein.

La comtesse Despremonts dormait de ce lourd sommeil qui suit les grandes agi-

tions; elle était tourmentée par un de ces rêves affreux qui suppriment la respiration et oppressent le cœur. Elle croyait marcher dans un labyrinthe formé d'un nombre infini de petits corridors étroits et noirs, qui semblaient toujours se fermer devant elle, en écrasant son front de leur voûte rugueuse et gluante; et elle était forcée de marcher avec précipitation, car elle entendait un souffle haletant qui brûlait ses oreilles et un bruit de pas stridents, comme si des griffes de fer eussent déchiré le pavé d'un corridor de granit.

Elle se réveilla en sursaut et voulut

pousser un cri, mais sa bouche était bâillonnée; elle voulut se défendre, mais ses bras, retenus par des mains vigoureuses et invisibles, perdaient leurs mouvements dans une triple étreinte de nœuds et de liens. La prière seule était libre; elle pria.

Deux hommes l'enlevèrent avec précaution et franchirent la fenêtre sans faire le moindre bruit.

Celui qui était sorti du temple souterrain ouvrait la marche et conduisait ce funèbre convoi d'une vivante.

Les trois hommes déposèrent la jeune

femme sur la poussière amoncelée par les siècles au fond du temple de Kalima, devant un socle éclairé par la lueur livide d'une lanterne.

Bantam, il est probablement reconnu à l'œuvre, dit aux deux complices : Vous êtes maintenant inutiles, allez à l'habitation et veillez jusqu'au jour.

Ovestein et le Malais de Davidson, acheté par l'or de Bantam, s'inclinèrent et sortirent du souterrain.

Bantam croisa les bras sur sa poitrine nue et cuivrée, et dit, avec le ton d'une raillerie infernale :

— Eh bien ! esclave, tu as un maître ! tu es à moi !

Aurore ne pouvait répondre que par un regard, mais si la foudre jaillissait des yeux d'une femme, ce regard aurait tué Bantam.

— Oui, oui, ajouta le bandit, tu gardes ton orgueil ; mais tu es trop belle pour ne pas vouloir garder la vie, et ce souterrain sera ta tombe si tu refuses de faire ce que je vais t'ordonner.

Aurore souleva sa belle tête inondée de cheveux et fit un geste de refus avant l'ordre.

— Écoute-moi bien! reprit Bantam; aucune puissance ne peut t'enlever à ma colère ou à mon amour. Je te hais et je t'adore à la fois, et j'aime mieux te voir morte et ensevelie dans ce rocher, que de te voir la femme d'un autre. On dit qu'ils sont jaloux ceux qui hurlent à cette heure au fond des bois. Les tigres sont des agneaux rayés. La jalousie est là, dans cette poitrine, comme le feu dans un volcan. Je suis jaloux de tout ce qui est autour de toi, arbre, fleur ou créature humaine. Ainsi, personne ne te verra plus. Tu ne vivras que pour ton maître, fière esclave; mes yeux seuls admireront ta beauté; mon oreille seule entendra tes

pleurs ou tes paroles. Et si tu m'obliges à faire éclater ma haine, oh! alors, je donnerai la tranquillité à ma vie; avec ce poignard, je te tuerai pour ne plus t'aimer.

Aurore se souleva à demi, comme pour braver l'arme que Bantam agitait dans sa main.

— Ecoute, Aurore, reprit Bantam; voici une feuille de papier et un crayon; je rendrai un de tes bras libres, et tu écriras à Ovestein une lettre conçue en ces termes : « Le malheur affreux qui » vous frappe m'oblige à quitter votre » maison sans vous voir, pour nous évi-

» ler à tous des adieux déchirants. En des
» jours meilleurs nous nous reverrons.
» J'ai de grands devoirs à remplir. Que
» Dieu vienne à votre aide ! » Et tu signeras.

Aurore fit un geste brusque, résolu et négatif (1).

— Tu refuses ? reprit Bantam... mais regarde bien autour de toi... tu n'es plus dans tes palais de reine où les courtisans les plus fiers étaient heureux de garder tes sandales quand tu nageais entre les

(1) La chronique de Bombay, intitulée *le Martyre de la comtesse Despremonts*, se termine ainsi : « Celle qui » a subi ces horribles angoisses fait honneur à la » femme. »

perles et le corail... Regarde!... tu es dans le palais de la mort. Il y a ici deux hommes, celui qui t'aime et celui qui te hait... Veux-tu m'obéir?...

Aurore prit la pose de l'immobilité.

Dans le désordre où l'effrayant réveil de cette nuit l'avait mise, on aurait cru voir une de ces belles martyres chrétiennes, abandonnées sur la poussière du cirque à l'infâme curiosité de la foule, et attendant le tigre ou le lion pour mourir et revivre..

— Tes cris ne peuvent être entendus de personne dans le creux de cette mon-

tagne, dit Bantam, et je veux voir ta figure dans toute sa beauté.

Il ôta le bâillon qui couvrait la moitié du visage d'Aurore, et se mit à la contempler avec des yeux remplis d'une flamme sinistre.

— Il me faut cette lettre, dit-il; il me la faut... une dernière fois, je t'offre la vie... le tigre a porté la gazelle dans son antre... la soif du sang est douce à étancher... ne m'irrite pas!... ce que je médite n'est jamais entré dans la pensée d'aucun homme... tes cheveux qui se roulent sur la poussière vont se hérisser si je parle... la haine et l'amour vont s'associer... Une

dernière fois, esclave charmante et maudite, veux-tu obéir?

— Tue! répondit Aurore.

Un cri de rage féline sortit des lèvres du démon indien; ses cheveux s'agitèrent comme des couleuvres; sa main droite, convulsivement entraînée, laissa tomber le poignard, et se précipita sur sa victime en rugissant comme un lion.

Au même instant un pilier du souterrain sembla s'ouvrir, et un homme de haute taille s'écroula sur Bantam, le fit rouler à trois pas de la jeune femme, et,

l'étreignant dans ses bras robustes, il s'écria :

— Aurore, ramassez le poignard avec les dents, et mettez-le dans cette main, l'autre me suffit pour retenir le monstre.

Bantam s'agitait comme la panthère prise au piége, mais le bras et le corps vigoureux qui pesaient sur lui rendaient la fuite impossible. Le poignard arriva bientôt à la main qui l'attendait, et la longue lame d'acier traversa le monstre et le cloua sur la poussière du souterrain.

Aurore, les mains toujours liées, était à genoux, les mains jointes, et remer-

ciait le miraculeux sauveur, croyant remercier un ange de Dieu.

— Et oui, c'est moi! dit Paul, et je vous expliquerai tout.

Et il coupa les liens qui retenaient les bras nus de la jeune femme.

Aurore, dans ce moment de résurrection et d'enthousiasme, allait embrasser son sauveur; mais Paul détourna la tête, repoussa les mains tendues et dit :

— Au nom du ciel, madame, laissez-moi vous sauver! Ne me regardez plus et suivez-moi.

Paul, armé du poignard de Bantam, marcha vers la porte du souterrain et prêta l'oreille aux bruits du dehors. Sa main fit le signe : Approchez, mais sa tête ne se retourna pas.

Il ouvrit les buissons à droite, du côté de la mer, et sa main étendue en arrière répétait souvent le même signe. Après une marche très pénible à travers des brèches ouvertes, il s'arrêta et dit, sans regarder Aurore :

— On peut attendre le jour ici, et, le jour venu, je ne craindrai plus les deux autres scélérats.

— Mais, au nom du ciel, dit Aurore, qui, dans sa reconnaissance exaltée, ne remarquait pas le désordre de sa nuit — expliquez-moi ce miracle, mon cher Paul.

— Ce n'est pas un miracle, dit le jeune homme en regardant le ciel, mais le moment n'est pas aux paroles... Permettez-moi de me taire et de prier Dieu.

Paul s'obstina dans son silence et s'assit sur les herbes pour attendre le soleil.

Dès que le jour parut, il fit le signe de la main qui veut dire : Attendez ; et, sans

donner un regard à la jeune femme, il descendit à l'habitation d'Ovestein.

Les damnés de l'île, Simming à leur tête, arrivaient en même temps, et tout disposés à se battre au premier mot de la belle déesse qui venait du ciel et jouait avec les sauvages oiseaux du désert. Ces pauvres gens revirent Paul avec des transports de joie bien rares même chez les peuples civilisés.

Paul ne comprenait rien à cette subite invasion des damnés, mais Simming lui expliqua tout, et le jeune colon dit avec calme :

— Il n'y a pas de justice ici, Dieu la fera, et nous serons ses instruments.

Les femmes, levées avec le soleil, examinaient avec inquiétude cette scène qui troublait les heures calmes du matin. Augusta et Maria reconnurent Paul au milieu de cette bande sauvage armée de carabines et de lances, et leur premier mouvement fut celui de l'effroi ; mais elles se rassurèrent bientôt sur un signe de Paul, et elles descendirent avec toute sécurité, précédées de Davidson et de madame Ovestein, et interrogeant par le regard.

— Tout va bien ! leur dit Paul, et nous causerons plus tard.

Et, désignant Ovestein et le Malais son complice, il dit à Simming :

— Arrêtez ces deux hommes, avec l'aide de nos bons amis du désert.

Ordre exécuté sur-le-champ.

Madame Ovestein tomba aux genoux de Paul, et fit éclater naturellement tant d'innocence, que le jeune homme la releva et lui dit :

— Madame, rassurez-vous ; il ne vous sera fait aucun mal.

Toutes ces choses étaient dites et faites à la fois.

Paul se fit désigner la chambre d'Aurore, et, n'osant toucher aux saris et aux étoffes éparpillées en désordre sur les nattes, il dit aux deux sœurs Davidson :

— Prenez ceci, et veuillez bien me suivre sans m'interroger.

Ils marchèrent tous les trois vers les bois qui avoisinaient le souterrain, et, en arrivant aux premières herbes inclinées sur le sentier ouvert à travers les buissons, Paul dit aux jeunes filles :

— Suivez ce chemin, et vous rencontrerez une bonne amie qui vous attend.

Quelque temps après Aurore et les sœurs reparurent, enlacées l'une à l'autre et pleurant sans parler.

Paul désigna du doigt l'habitation aux femmes et se rendit auprès de Simming, pour compléter son œuvre de justice.

Il choisit douze vadankéris, leur raconta brièvement le crime de la nuit, et fit traîner Ovestein et le Malais coupable jusqu'à la porte du souterrain.

Les damnés apprêtaient déjà leurs armes comme pour une exécution, mais Paul les arrêta en disant :

— Non, c'est inutile, point de sang versé.

On poussa les deux criminels dans le souterrain, et, Paul donnant l'exemple, ils se mirent tous à l'œuvre, et avec les énormes pierres étalées sur le vestibule, ils fermèrent la porte du temple de Kalima.

— Quatre hommes, dit Paul, resteront en sentinelle devant cette porte murée pendant huit jours. Après, la vigilance sera inutile ; il n'y aura plus de prisonniers, il n'y aura que trois assassins morts.

Aurore était entourée, dans l'habitation, par les notables des vadankéris, qui la regardaient dans l'extase, et par la famille hollandaise. Elle ne parlait pas, elle ne racontait rien, malgré les plus vives instances, elle attendait Paul.

Le jeune colon, justice étant faite, rentra, et tous les yeux l'interrogèrent. Il s'excusa de ne pouvoir parler devant un si grand nombre d'auditeurs, et Aurore, comprenant cette délicatesse, dit avec beaucoup de douceur :

— Je vous en prie, mes bons amis, laissez-nous seuls, Paul et moi.

On obéit comme si une voix du ciel eût parlé.

— Ainsi, dit Aurore en joignant ses mains, vous ne voulez entendre parler ni de reconnaissance, ni d'amitié.

— Non, madame, interrompit le jeune homme; vous êtes vivante, je suis payé... Dieu m'a conduit par la main de Samarang à Kalima. Ma vie était inutile aux colons de Vandrusen. Le comte Raymond, ami deux fois noble, était parti avec Surcouf pour aller délivrer... votre mari.

A cette révélation inattendue, Aurore

se conduisit en femme; elle comprima un cri de joie, et, affectant le ton de l'insouciance, elle dit en chiffonnant la frange de son fichu :

— Eh bien! ensuite, continuez, Paul; arrivez vite au plus intéressant.

Paroles imprudentes et bonnes, qui ont l'excuse de venir du cœur.

Paul se trompa, puisqu'on avait voulu le tromper par un mensonge délicat, et il reprit avec un peu d'assurance :

— J'étais là, madame, dans le voisinage des Davidson, et je vivais de quel-

ques souvenirs heureux et que rien n'éteindra jamais. Ne m'interrogez pas, je vous prie; mon silence vous répondrait, et vous ne me reverriez plus...

— Non, non, Paul, interrompit Aurore, je vous reverrai toujours, moi... continuez.

— Hier au soir, je prenais plaisir à regarder la cime des arbres et les saintes étoiles qui servent de couronne à... aux sœurs Davidson, lorsque l'incendie éclata... Je me doutais d'un crime... mon ange gardien me parlait... je connaissais vos visites à l'habitation voisine, et j'appris par un esclave que vous étiez là, en

sûreté... du moins du côté de l'incen-die... je me plaçai alors sur un bon terrain d'embuscade pour surveiller tous les mystères de cette nuit...

— Excellent jeune homme! dit Aurore avec des larmes dans la voix.

Et elle tendit la main à Paul, qui affecta de ne pas remarquer ce mouvement affectueux.

— Madame, j'ai vu s'engloutir le navire où se trouvait Bantam : eh bien! une voix me disait à l'oreille : Les démons ne meurent pas ; Bantam est sorti de la mer; Bantam court encore sur les traces qu'une

robe sainte effleure...et cependant j'avais vu sombrer le *Malacal*... Voilà qu'au milieu de la nuit un être humain passe devant moi, tenant une lanterne sourde... je le reconnais du premier coup d'œil!... La mer avait vomi le démon ! il aurait corrompu ses perles et son corail!... Je le suis de loin, et je le vois entrer dans le sanctuaire des faux dieux... J'attends... je le vois sortir, mais sans lanterne... Par malheur je n'avais pas d'armes... à quoi m'auraient servi les armes, dans le métier que je faisais... il m'était si indifférent de mourir sous la main d'un homme ou sous la griffe d'une bête fauve... Il a préparé quelque chose d'horrible

dans ce souterrain! me suis-je dit... j'avais la ressource de donner l'alarme; mais je connais Bantam; il doit avoir pris ses précautions de défense, ai-je pensé; il y a autour de lui d'autres assassins bien armés... Je vais me perdre, et je ne la sauve pas...

— Paul, laissez-moi respirer, interrompit Aurore; ce moment est plus terrible que... l'autre...

Sur un signe de la jeune femme, il poursuivit :

— Ce que je venais de voir m'annon-

çait que le crime devait se commettre dans le souterrain. Une inspiration d'en haut m'éclaire ; j'assiste, dans une horrible vision, à une scène que le crime me garde, et je me dis : — Je prendrai une pierre du souterrain et j'écraserai sa tête, dussé-je en écraser une autre du même coup !

— Très bien ! dit Aurore avec énergie.

— Et je me suis caché derrière les piliers, comme la foudre dans les nuages, pour éclater au moment venu... J'ai vu entrer trois hommes... je vous ai vue... Oh ! pardonnez-moi, madame... il fallait

vous sauver... et Dieu vous a sauvée par ma main!

Paul s'inclina et se dirigea vers la porte.

— Et vous partez? demanda Aurore qui palpitait de toutes les émotions.

— Mon devoir est accompli, dit Paul; je rentre dans ma solitude.

— Oh! dit Aurore en se levant, superbe comme une reine, vous ne me quitterez pas! Je vous ordonne de rester.

— Madame! s'écria Paul avec l'accent

du désespoir, votre amitié me tue! J'ai juré de vivre; je l'ai juré par la vie de ma mère! Il m'est défendu de mourir pour vous. Oh! madame, rendez-moi le désert, la solitude est bonne avec ma pensée et avec Dieu!

Aurore s'assit devant la fenêtre ouverte, pour respirer et demander au ciel un bon conseil... Le jeune homme hasarda encore un pas vers la porte. Une voix impérieuse l'aurait mis en fuite; une voix douce l'arrêta.

CHAPITRE SIXIÈME

VI

Il est des moments où l'œil le plus sagace ne saurait soupçonner ce qui se passe dans le cœur des femmes ; ce sont les moments où les femmes ont des irrésolutions soudaines qui leur défendent

à elles-mêmes de se dire ce qu'elles doivent accepter ou refuser. Hélas! il y a au fond des vertus les plus rigides un éclair d'hésitation et de faiblesse. Les anges ne sont qu'au ciel.

En regardant ce noble jeune homme, qui avait été pour elle un héroïque sauveur et qui ne retirait que le désespoir de tant de services rendus, Aurore éprouva un sentiment de pitié si dangereux qu'elle ouvrit la bouche pour formuler sa pensée du moment. Elle allait lui donner un espoir bien vague, mais tout genre d'espoir est une consolation ; elle allait lui dire :

— Nous vivons dans un pays et dans un temps où les vivants de la veille sont les morts du lendemain ; si une horrible fatalité me rendait libre et brisait mes liens ; si cette robe de veuve que j'ai essayée tant de fois, en apprenant de Timor des nouvelles toujours heureusement démenties, si cette robe devenait la mienne, je vous donnerais le droit d'attendre ce que le temps peut amener.

A peine échappée aux griffes de Bantam, Aurore était peut-être excusable de fléchir une minute sous le poids d'une vive et légitime reconnaissance ; eh bien ! la bouche qui allait commettre cette

faute se ferma ; l'inexorable devoir reprit le dessus, et Paul n'eut pas le bonheur d'entendre une pensée qui resta au fond de l'âme.

Cependant, la douce voix qui avait rappelé le jeune colon ne pouvait pas brusquement se taire. Il fallait donc dire autre chose sous une nouvelle et plus morale inspiration.

— Paul, dit-elle, ne faites pas les choses à demi ; regardez autour de vous, et voyez si votre devoir d'honnête homme ne vous impose pas quelques obligations. Toute une famille désolée et ruinée par un crime dont je suis la cause ; et cette

famille est la même qui nous a accueillis si hospitalièrement! Abandonnez-moi, je ne me plaindrai pas, puisque mon amitié vous est importune, mais n'abandonnez pas les pauvres Davidson dans un trop cruel moment. Attendez qu'ils soient heureux pour les quitter.

— Et vous, madame, dit Paul, vous resterez avec eux aussi.

— Eh! mon Dieu! où irais-je? Ai-je un asile sur terre? Deux fois les Davidson m'ont accueillie, et, si je puis leur être utile aujourd'hui et leur rendre un peu du bien qu'ils m'ont donné, je ne manquerai pas à ce devoir.

— Ainsi, madame, reprit Paul, je vous verrai tous les jours, je vous parlerai toujours, je dormirai sous votre toit...

— Ah ! interrompit Aurore en souriant, voilà ce qui vous décide à partir !

— Certainement, madame, dit Paul d'un ton résolu.

— Jamais je ne comprendrai ce langage, reprit Aurore.

— Moi, madame, je le comprends trop... Tenez, madame, ce que je vais vous dire est une folie, mais c'est la seule chose raisonnable qui explique clairement ma pensée.

— Dites cette folie, j'écoute.

— Madame, si vous étiez un homme, vous vous aimeriez, c'est inévitable, et alors vous me comprendriez très bien.

— Vous avez apprécié cette phrase à sa juste valeur, dit Aurore ; ainsi, je n'y répondrai pas.

Les yeux et la figure de Paul exprimaient le plus complet égarement : il voyait deux femmes dans Aurore : l'une assise devant lui et lui parlant de sa voix la plus douce, l'autre renversée comme une martyre sur la poussière du souterrain et illuminant de sa beauté ra-

dieuse ce temple de la désolation et de la mort.

— Cette vision affreuse et adorable restait fixée dans son esprit, et rien ne pouvait plus l'en arracher. C'était une image indestructible, dont l'empreinte devait vivre, comme celle que le sculpteur grave sur l'airain. Il fallait emporter ce souvenir à travers ces solitudes de feu ou ces bois pleins d'ombres qui entretiennent les passions inexorables; bien mieux que ne font les villes bruyantes et les logis numérotés. Il faut bien que le souvenir des images adorées soit irritant au désert, puisque le plus

grand des cénobites, Jérôme, s'est échappé un jour de sa thébaïde, la tête délirante, la poitrine en feu, et qu'il a voulu revoir encore une fois la ville de ses amours, le gynécée où il avait entendu des voix divines, les rotondes de marbre où l'amour soupire toutes les séductions du démon du midi.

Existence impossible, péril de tous côtés, repos de l'âme et du corps à jamais perdu, voilà ce que notre jeune cénobite de Kalima voyait dans son amour désolant. Il prit son front à deux mains, comme pour en arracher toutes ses douleurs et toutes ses extases, et il allait

partir en disant le plus funèbre des adieux, l'adieu du silence désespéré, lorsque le jeune Simming entra, en pleurant, et changea la scène. Il venait annoncer une triste nouvelle. Davidson n'avait pas eu la tête assez forte pour supporter la perte soudaine de ses biens, et, après une affreuse nuit d'insomnie, une ébullition de sang l'avait foudroyé. Ses deux pauvres filles n'embrassaient qu'un cadavre en ce moment.

— Taisons-nous ! taisons-nous ! s'écria Aurore ; n'offensons pas le ciel.

Et elle sortit précipitamment pour secourir Augusta et sa sœur.

Paul ne la suivit pas ; il s'assit sur une natte, et appuyant sa tête sur ses mains, il dit :

— Heureux Davidson !

Au désert, les secours de l'art sont efficaces, s'il s'agit de guérir une blessure ou une inflammation vénéneuse, car les sauvages de l'Inde connaissent la vertu de leurs plantes et du suc de certaines fleurs, mais le coup qui venait de frapper Davidson était sans remède, et les cris de désespoir, les larmes et les sanglots des deux jeunes filles, ne pouvaient rendre la vie à leur père. Sous ce climat de feu, Davidson, à peine mort, se décomposait

déjà, sous des teintes livides, et repoussait les dernières caresses et les derniers adieux.

Ainsi le convoi funèbre suivit de près la mort. Les sauvages du désert, les damnés de l'île, accompagnèrent Davidson et lui creusèrent une fosse profonde devant le temple de Kalima. Aurore avait fait taire un moment ses préoccupations et ses douleurs, pour donner les derniers ordres relatifs à cette lamentable cérémonie, et les sauvages, toujours heureux d'obéir à cette voix d'ange, à cette femme du ciel, remplirent les instructions données, et furent payés de leur peine,

quand la plus blanche et la plus pure des mains eût serré les leurs avec affection.

Il a été réservé aux femmes le don de guérir les blessures de l'âme avec le baume de la parole, et les blessures du corps avec les soins de la main. Aurore ne quitta plus les deux sœurs Davidson, ces pauvres et innocentes orphelines, dont elle avait fait le malheur, quoique involontairement. Elle les tenait étroitement embrassées et mouillait ses yeux de leurs larmes, pour mieux souffrir encore de leurs douleurs. Dans ces lamentables scène, il y a une phase de déses-

poir muet qu'il faut respecter par le silence, car aucune parole de soulagement ne vaut une goutte de rosée amère tombée d'une paupière amie sur la joue des affligés; puis quand il semble que le trésor des yeux est tari, et que toutes les douleurs ont coulé avec toutes les larmes, les paroles arrivent, et ces larmes du cœur conseillent l'espoir et la résignation.

Aurore parla donc la première et versa la divine rosée de ses lèvres sur le front des deux sœurs.

— La mort, dit-elle, est la seule chose

qui ne manque jamais à la vie ; nous devrions nous en consoler en naissant. La mort est peut-être le seul bien de ce monde ; Dieu ne nous l'aurait pas donnée, si elle était un mal. Celui qui meurt nous assigne un rendez-vous, et il est heureux, car il arrive le premier.

Augusta et Maria exprimèrent par signes leur résignation, mais le mot terrible, le mot *avenir !* fut prononcé avec tristesse, et les deux jeunes filles retombèrent dans leur abattement.

— L'avenir, dit Aurore, c'est Dieu qui le fait, et sa bonté descend toujours sur les pauvres solitaires comme nous. La

femme isolée au désert est la perle précieuse que Dieu regarde. Cette force et ce courage qui sont en moi ne m'ont été donnés que pour servir les autres. Je vous servirai ; la comtesse Aurore Despremonts sera, mes pauvres malades du deuil, votre sœur de charité.

Augusta et Maria couvrirent de caresses les cheveux d'Aurore.

— Je ferai même plus, reprit-elle ; vous êtes orphelines maintenant, eh bien ! je serai votre mère ; je n'ai que quelques années de plus que vous ; mais ce ne sont pas les années qui vieillissent et donnent l'autorité ou le privilége de

la protection ; ce sont les longs malheurs soufferts, les injustices reçues, les voyages orageux, les illusions évanouies. Voilà ce qui me donne le droit de vous appeler mes filles, de vous conduire par la main et de vous protéger.

Un rayon de joie traversa le visage des deux sœurs ; elles sentirent leur extrême douleur s'adoucir devant cette jeune mère qui s'offrait ainsi à deux orphelines et leur rendait tout ce qu'elles avaient perdu.

— Ce n'est pas tout, reprit Aurore ; il est dans la vie, et surtout dans la vie du

désert, il est des moments où nous devons savoir prendre de subites et courageuses résolutions. Aucun lien ne nous attâche désormais à ce sol de Kalima. L'incendie a dévoré le toit et la plantation. Nous ne pouvons pas habiter cette maison de madame Ovestein, la maison du crime. Il faut donc partir.

— Et où irons-nous? interrompit brusquement Augusta.

— Nous irons, poursuivit Aurore, chez nos bons amis de Samarang. Le sol y est fertile et béni; il rend tout aux mains qui lui prêtent peu. Je me ferai suivre

par les damnés de l'île, et je leur livrerai leur terre de rédemption. Je ferai des hommes avec des sauvages. Dieu m'aidera. Nous sommes nombreux et nous ne craignons pas les périls de la nuit. Ce soir, au coucher du soleil, à la fraîcheur des étoiles, nous marcherons à notre terre promise ; Dieu conduira la caravane du désert, et demain nous trouverons des mains amies, des cœurs de frères, des eaux douces et des fruits doux.

Augusta se leva, et, prenant la main d'Aurore, elle dit :

— Mère, nous te suivrons partout

— Mes filles, répondit la comtesse, tenez-vous prêtes; une vie nouvelle commence pour nous.

Aurore retrouva Paul dans le même état où elle l'avait laissé.

Le jeune homme ne prenait aucune part au deuil des autres, il gardait tout pour lui.

La belle comtesse Despremonts lui raconta son entretien avec les deux sœurs, et, voyant que son auditeur ne sortait pas de sa léthargie, elle changea de ton et lui dit avec sévérité :

— Au nom de la Providence, qui prend pitié des femmes, je vous ordonne de vous rendre auprès des Vadankéris, les damnés de l'île, et de leur dire que ce soir, vous serez leur chef, et qu'ils escorteront au désert trois pauvres femmes, les filles Davidson et moi.

Paul se leva, comme si une voix du ciel lui eût parlé ; il inclina sa tête et sortit pour exécuter l'ordre comme un esclave soumis.

Les sauvages exprimèrent leur joie par des démonstrations bruyantes ; ils s'occupèrent ensuite des préparatifs du départ.

En très peu d'instants ils firent, dans le bois voisin, trois palanquins de lataniers garnis de velours des gazons et ornés de fleurs sauvages. Paul les aida dans ce travail, et cette distraction lui donna un peu d'adoucissement.

Après le coucher du soleil, Aurore, tenant par les mains les deux sœurs Davidson, dit aux damnés :

— Mes amis, nous nous confions à vous et aux saintes étoiles de Dieu.

Les Vadankéris se disputèrent alors avec une grande vivacité, car ils voulaient tous porter le palanquin d'Aurore.

— Les yeux fermés, je vais choisir les quatre premiers, leur dit la jeune femme en riant.

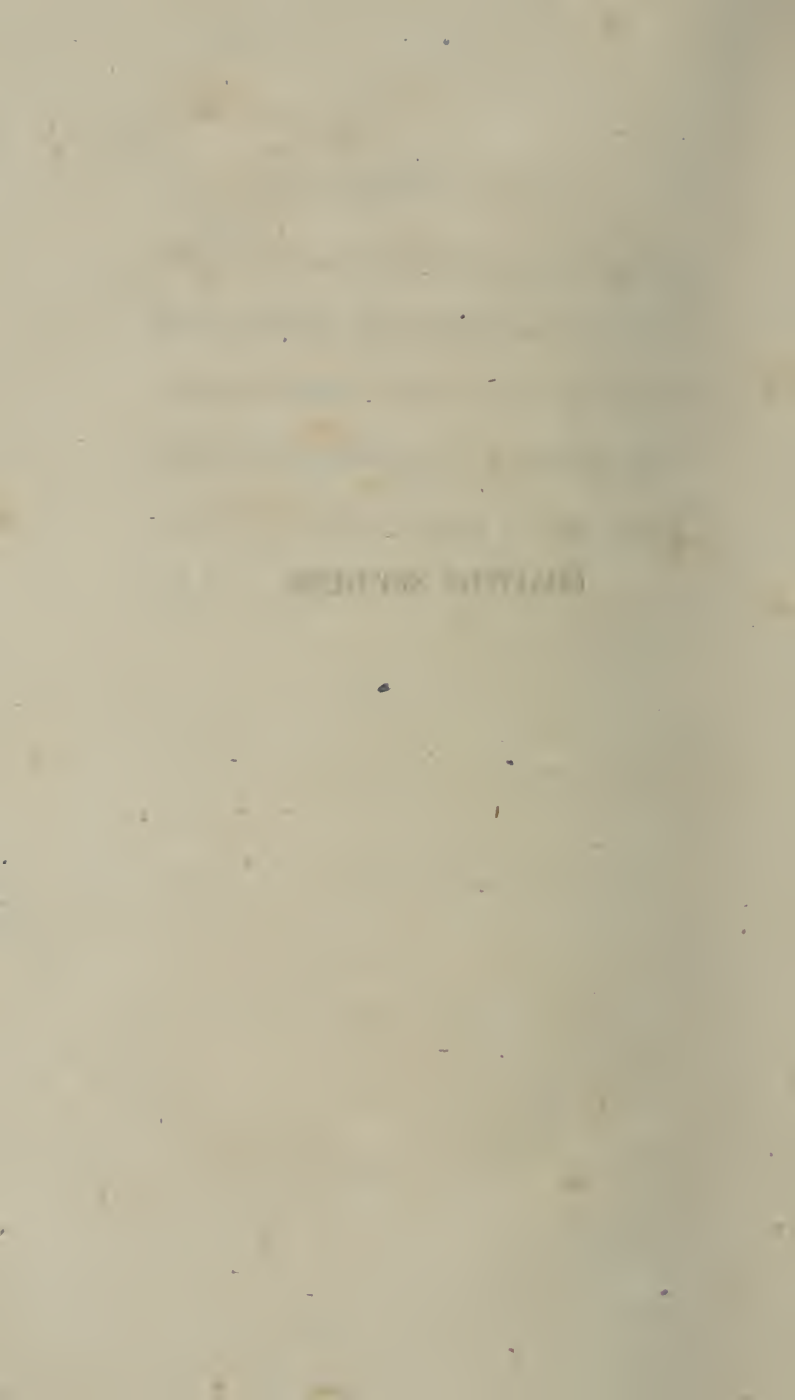
Paul s'avança pour courir la chance heureuse d'être choisi, mais Aurore lui dit d'un ton sérieux :

— Votre place est à la tête de la caravane ; vous êtes chef de tribu.

Cela dit, elle prit place sur le palanquin ; les deux sœurs l'imitèrent, et on entendit dans les ténèbres une voix mélodieuse qui cria :

— En avant ! mes amis ! et à la garde de Dieu !

Et la caravane partit d'un pas ferme et résolu, comme partaient les tribus nomades aux jours antiques des migrations lorsqu'elles quittaient le sol stérile pour chercher le sol nourricier et le puits du désert.

CHAPITRE SEPTIÈME

VII

Dans une histoire, on ne peut raconter à la fois les événements qui se passent à la même date et en différents lieux. Il faut, de toute nécessité, donner la priorité aux uns et faire attendre les autres.

Mais rien ne sera oublié; tout doit concourir au but commun.

Un soir, par une mer calme, l'embarcation du *Breton* voguait sur la petite île de Fiou, rocher désert où se payaient les rançons des prisonniers tombés aux mains des pirates de Timor.

Pour ne pas irriter les pirates et faire égorger ceux qu'on veut délivrer, on doit prudemment s'abstenir de toute manifestation hostile. Les Européens doivent avoir le courage de débarquer en amis sur l'île de la Rançon, sans jamais excéder le nombre deux. Ils se mettent

de cette manière à la merci des pirates, qui, sous un prétexte quelconque, peuvent prendre la rançon, garder les prisonniers et même massacrer les parlementaires.

Le comte Raymond laissa les deux rameurs dans la chaloupe et descendit sur l'île; il était accompagné d'un matelot de Nantes, qui parlait fort bien le malais et devait servir d'interprète au besoin.

Peu de temps après, trois pirogues sortirent d'une petite baie à l'ouest de Timor, et se dirigèrent vers le rocher désert.

Le comte Raymond était sans armes, il attendait les pirates debout sur la pointe du débarquement.

Cinq Malais presque nus et d'un aspect féroce sortirent des pirogues, et le comte ôta son chapeau et les salua poliment, comme il eût fait en présence d'une ambassade anglaise.

Le matelot nantais, peu rassuré par ces visages de Timor, faillit se jeter à la nage au moment où le comte Raymond le prit par le bras pour lui faire exposer le but de sa mission.

Les pirates écoutèrent le petit dis-

cours du matelot et tinrent conseil ensuite, avant de répondre. Le comte ramassait de merveilleux coquillages d'azur et d'argent, et les examinait avec l'attention d'un conchyologiste passionné.

Un pirate, chargé probablement de répondre au nom de tous, parla au matelot et lui dit :

— On sait à Timor que le Français a pris des trésors à Banjermassing, et la tribu de fer demande mille piastres de plus pour la rançon du prisonnier Despremonts !

La réponse transmise au comte Raymond, le gentilhomme dit :

— C'est de la canaille qu'il faut bâtonner ; impossible de trouver parmi ces drôles un homme de bonne foi... Transmettez-leur cette réponse.

Le matelot frisonna de tout son corps, et il se garda bien d'interpréter une phrase qui les aurait fait égorger sur-le-champ. Il prit donc sur lui de proposer, par-dessus le marché, les deux jeunes filles esclaves gardées à bord du *Breton*.

Un Malais, transporté de joie, sauta au cou du matelot, et le comte Raymond,

trompé par cette embrassade, qui ressemblait à une agression, tomba sur le Malais, l'arracha du cou de l'interprète et le renversa sur le rocher.

— C'est un témoignage d'amitié ! cria le matelot; ce Malais est le père de nos deux jeunes filles esclaves.

Le comte s'excusa par signes, et le matelot compléta tout de suite la justification; il y avait urgence; les autres Malais avaient déjà mis les mains sur leurs cricks.

Un nouveau conseil de pirates fut tenu à l'écart, et il fut proposé au comte

Raymond de conduire les deux jeunes filles; on rendrait alors le prisonnier sans supplément de rançon.

Cela parut raisonnable, et la chaloupe partit avec le Malais pour ramener les deux prisonnières; Raymond resta seul et ne daigna pas s'occuper des pirates; il traça sur le sable une lettre, la première des lettres de l'alphabet, comme par habitude; puis se ravisant tout à coup et se reprochant la coupable inopportunité de cette initiale, il l'effaça et ne songea plus qu'à remplir jusqu'au bout sa mission et son devoir.

Une seule pirogue n'avait pas abordé

l'île; elle se tenait au large et à une distance qui ne permettait pas de distinguer les trois hommes qui la montaient. Des communications par signaux étaient établies entre cette pirogue et les cinq pirates. Lorsque la rançon et les deux prisonnières furent prêtes, la pirogue du large s'avança et déposa sur l'écueil un prisonnier européen, ou, pour mieux dire, un spectre à face livide, qui excitait la commisération et montrait sur tout son corps les traces d'une longue et douloureuse captivité.

Le comte Raymond fut touché aux larmes en voyant ce malheureux com-

patriote ; il serra ses mains de squelette, et le conduisit, ou, pour mieux dire, le porta jusqu'au banc de la chaloupe.

— Monsieur le comte, lui dit-il, vous trouverez à bord du *Breton* tous les soins que votre état réclame.

Le prisonnier témoigna d'abord quelque étonnement, mais trop faible pour demander une explication, il répondit par des gestes affectueux aux derniers mots bienveillants du comte Raymond.

Tout l'équipage était sur le pont pour recevoir le comte Despremonts, l'ami de

Surcouf, le prisonnier miraculeusement délivré. Le *Breton* était en fête.

Surcouf, debout sur l'échelle, attendait son ami en s'applaudissant du succès de l'entreprise. La chaloupe accosta le *Breton*.

— Voilà notre ami Surcouf, dit le comte Raymond en montrant le capitaine au prisonnier de Timor.

Celui-ci leva la tête et salua Surcouf de la main, en posant un pied chancelant sur l'échelle du *Breton*.

Surcouf examina l'homme qui mon-

tait, soutenu dans les bras du comte de Clavières, et, frappant du poing la rampe de l'échelle, il s'écria :

— Les bandits ! Ce n'est pas Despremonts !

Toutes les bouches répétèrent le cri de Surcouf. Le prisonnier délivré s'arrêta sur l'échelle, et, trop faible pour parler, il fit une pantomime qui signifiait :

— Puisqu'il y a erreur, faites-moi ramener à Timor.

Dans sa vivacité de marin, Surcouf avait commis une faute, mais elle fut promptement réparée.

— Arrivez donc, cria-t-il en étendant les deux mains, arrivez. Nous comptions vous délivrer le second, vous, après le comte. On ne peut pas tout faire à la fois, excusez-nous. La rançon est chère, au marché de Timor!

Rassuré par le ton et le sourire de Surcouf, le pauvre délivré monta les derniers échelons avec une figure épanouie par la joie, comme une âme du purgatoire qui touche la porte du ciel.

Les marins du *Breton* ne virent qu'un homme et un compatriote malheureux dans le prisonnier de Timor; ils n'auraient pas fait un meilleur accueil au

comte Despremonts. On lui prodigua tous les soins, et avec ces paroles du cœur inspirées par la sainte fraternité de la mer. Le moment n'était pas venu de lui adresser des questions; avant toute chose, il fallait lui rendre la vigueur et la santé.

Seul, le comte Raymond gardait une figure sombre et ne prenait aucune part à la fête.

— Eh bien! lui dit Surcouf en riant, vous vous tenez à l'arrière comme un diplomate destitué. Bah! vous avez toujours fait une bonne action. Consolez-vous; la vie de ce pauvre diable vaut

bien la vie d'un grand seigneur devant Dieu, n'est-ce pas?

— Oui, Surcouf, dit Raymond avec calme, la révolution de Bethléem avait dit avant la révolution de Paris : Tous les hommes sont égaux devant Dieu. Il ne s'agit pas de cela. En toute autre occasion, je serais joyeux comme tout le monde, mais il y a une question d'honneur engagée; ne la jugez pas, je la sens, cela suffit.

— Allons donc! dit Surcouf, vous avez des scrupules exagérés, mon cher Raymond; est-ce votre faute si ces pirates

maudits vous ont joué un tour de leur métier !

Le comte Raymond secoua la tête et regarda la mer du côté de Timor.

— Ainsi, dit-il avec le plus grand calme, ainsi, mon brave Surcouf, l'expédition est terminée ?

— Sans doute...

— Ah ! elle est terminée ! et vous comptez abandonner le comte Despremonts !

— Non, dit Surcouf vivement ; non, trois fois non, je ne compte pas l'aban-

bonner! mais il faut attendre les galions. Je n'ai pas à bord le coffre-fort de Bornéo! Il faut des piastres cordonnées; il faut des onces espagnoles; il faut de la poudre d'or ou des lingots échangés sur un comptoir de Pulo-Pinang, contre la monnaie des colonnes d'Hercule, pour arracher le comte Despremonts à ces bandits!... Il faut tout cela, et je suis à sec!

— Il faut emprunter, dit Raymond, je vous offre ma signature...

— Emprunter! dit Surcouf dans un éclat de rire; emprunter! Ah çà! est-ce que vous croyez qu'il y a des prêteurs

dans l'Inde, comme à la Comédie-Française ! Votre signature ! mais vous ne trouveriez pas un *half-crown* sur votre signature, toute respectable qu'elle est !

— Eh bien ! il faut alors tenter un coup sur Bornéo...

— Assez de Bornéo, interrompit Surcouf Dieu me garde de risquer la vie de tous ces braves gens sur une carte de pharaon !

— Ainsi, la conclusion de tout ceci enterre à perpétuité le comte Despremonts à Timor ? N'est-ce pas, Surcouf ?

— Cet excellent Raymond ! — dit

Surcouf en souriant — on voit qu'il n'est pas amoureux de la belle Aurore, lui ! il lui faut le comte Despremonts à tout prix.

Raymond pâlit et bégaya quelques paroles dépourvues de sens.

— Pardon, reprit Surcouf, je ne comprends pas bien ce que vous venez de me dire.

— Je dis, répondit Raymond, que nous devrions parler sérieusement ; il ne s'agit pas de madame la comtesse Aurore Despremonts, mais de son mari. J'ai promis de l'arracher aux pirates de

Timor ; je tiendrai ma parole ou j'y laisserai ma vie en gardant mon honneur de gentilhomme français!

— Raymond, dit Surcouf en tenant la main au comte, je viens d'user de ruse envers vous ; vous me pardonnerez, n'est-ce pas ?

— Faites-moi comprendre votre ruse, mon cher Surcouf ; je ne puis pardonner l'inconnu.

— Avec ma franchise de Breton, je vous dirai que j'avais contre vous un soupçon très grave...

— Quel soupçon, Surcouf?

— Plus qu'un soupçon! une mauvaise pensée! une calomnie! là, franchement, je vous croyais amoureux de la belle comtesse... le soupçon est détruit... je vais être sérieux comme vous..... Quand j'ai vu la trahison infâme des pirates, je me suis dit : Il faut écraser ce nid de serpents pour l'honneur du pavillon de France! Il ne sera pas dit que des voleurs de grand chemin de mer ont mystifié des marins bretons! puis... une réflexion est venue...

— Quelle réflexion?... parlez, Surcouf...

Le comte Raymond venait de se re-

mettre de son émotion et sa parole était ferme. Surcouf poursuivit :

— Si le comte Raymond est amoureux de la belle comtesse, je trouverai des obstacles dans mon plan, me suis-je dit ; et j'ai voulu vous étudier en affectant une gaîté insouciante qui n'était pas dans mon cœur... L'épreuve faite, et à votre avantage, je reprends ma première idée, et nous aurons vengeance de l'affront ; il m'est permis maintenant de compter sur vous ?

— Oui, Surcouf, dit Raymond avec calme, comptez sur moi. Vous avez bien jugé mes sentiments... la comtesse Au-

rore est une amie... elle s'est placée sous ma protection... elle attend de moi le dévoûment d'un gentilhomme et la délivrance de son mari. Je veux répondre à toute sa confiance, dignement, résolûment, tant qu'une lueur d'espoir brillera à la pointe de mon épée. Je veux lui rendre son mari et ne reparaître devant elle qu'après avoir épuisé ma dernière ressource. Si je meurs dans cette entreprise, je veux que Surcouf, l'homme de la loyauté vierge, puisse lui dire : « Le comte Raymond n'a pas réussi ; il a fait plus : il est mort ! »

Surcouf examina très attentivement le

comte Raymond, et sa pensée dit intérieurement :

— Il aime la comtesse ! Il est sublime !

Cette pensée ne remonta pas aux lèvres. Surcouf reprit d'un ton léger et dit :

— Le pauvre délivré a repris des forces ; on peut maintenant l'interroger.

— C'était aussi mon idée, dit Raymond.

Et ils se rapprochèrent du prisonnier, qui, après un bon repas assaisonné de

rhum et de Constance, était en train de raconter ses aventures aux marins.

— Nous allons mieux, n'est-ce pas? lui dit Surcouf.

— Oh! je n'ai que la maladie de la faim, répondit gaîment le libéré. Et voilà le meilleur remède, ajouta-t-il en montrant les débris de son festin.

— Vous faisiez donc maigre chère à Timor? demanda Surcouf.

— Une poignée de riz bouilli par jour et de l'eau.

— Voilà tout?

— Des coups de bâton quelquefois, au dessert.

— Cette canaille! murmura le comte Raymond.

— Vous avez déjà dit votre nom à ces braves gens? demanda Surcouf.

— Pas encore, capitaine. Ils m'offraient tout; ils n'ont pas eu le temps de me demander quelque chose. Voici mon nom : Alban Révest.

— De quel pays ?

— Eh! puisque je m'appelle Alban, je

suis natif du Bausset, à trois lieues de Toulon. Vous devez savoir, capitaine, que Saint-Alban est le patron du Bausset.

— Voilà justement ce que j'ignorais, dit Surcouf en riant : eh bien ! Alban Révest, raconte-moi tes aventures en deux mots.

— Capitaine, j'ai fait le tour du monde avec le *Solide*, capitaine Marchand.

— Un très bon marin, interrompit Surcouf.

— Oui, mais ce très bon marin nous

joua tous, une belle nuit, à la dame de cœur, dans un tripot de l'île de France; il joua le navire qui appartenait à M. Élisée Baux, de Marseille; il joua les pelleteries de la cargaison, la caisse et l'argent comptable, et nous tous par-dessus le marché. En nous réveillant, on nous annonça que notre capitaine nous avait tous perdus au *reversis*, à deux *quinolas*. Faut-il être bête! comprenez-vous qu'on puisse perdre le *Solide* et sa cargaison au *reversis?* De six heures du soir à six heures du matin, on lui avait forcé tous ses quinolas, toutes ses dames de cœur, tous ses valets de cœur! il est vrai de dire aussi qu'on lui avait fait

voir le soleil à minuit. Il y avait là trois compères qui avaient de la glu au bout des doigt. Bref, le pauvre capitaine Marchand se brûla la cervelle et ne paya pas.

— Je sais toute cette histoire, interrompit Surcouf en riant.

— Ah! capitaine, vous auriez dû me le dire; j'ai besoin d'économiser la parole... M. Masse, le second, prit le commandement du *Solide*. Je n'aimais pas M. Masse, moi; c'était un brave homme, mais très dur au matelot. Je lui mis le parti en main, et il me débarqua à l'amiable. Depuis lors, j'ai fait toute sorte

de métiers toujours honnêtes! je suis du Bausset! j'ai couru la côte, j'ai fait le petit cabotage au Coromandel; j'ai servi à bord du *Malouin*, un fameux corsaire, celui-là, sans vous offenser! puis le bon Dieu m'a puni. J'ai quitté la course pour faire un peu de traite. Nous avons tous péri corps et bien, il y a six mois, du côté de Timor, avec mon négrier les *Trois-Sœurs*. Quand je dis tout, je me trompe; je n'ai pas péri, moi. Je me suis sauvé à la nage, comme un Gabian.... Avez-vous encore un peu de rhum, camarades?

— Servez donc du rhum à ce pauvre Alban! dit Surcouf.

— Nous perdons beaucoup de temps à entendre des sornettes, dit le comte Raymond à l'oreille de Surcouf : si nous allions au fait !

— Soyez tranquille, répondit Surcouf; je connais les marins provençaux : il ne faut pas les arrêter. Si on leur coupe la parole, ils se taisent, et on ne peut plus leur arracher un mot, et justement le mot dont on n'a besoin.

Alban Révest ayant bu un dernier verre de rhum se remit à la disposition du capitaine.

— Connais-tu bien Timor? demanda Surcouf.

— Je connais ce que j'en ai vu, très peu ; une caranque ; un village de cages à poules, un fort qu'on renverserait avec une chiquenaude. C'est la capitale, cela. Elle entrerait dans la place de la fontaine au Bausset... vous connaissez la place de ?...

— Non, Alban, interrompit Surcouf ; dis-moi, les pirates sont-ils nombreux sur ce point ?

— Mais, assez nombreux, capitaine... il y a bien deux cents hommes jeunes et armés.

— Deux cents ! remarqua Surcouf..... c'est beaucoup... et bien armés?

— Jusqu'aux dents, comme des voleurs du bois de Cuges.

— Deux cents marouflles, dit le comte Raymond, qu'on chasse comme de la valetaille en maraude !

— Oh ! non pas ! dit Surcouf, je les connais — et s'adressant au marin provençal : — Tu n'étais pas seul prisonnier à Timor ?

— J'ai entendu parler d'un autre, répondit Alban.

— Sais-tu son nom ?

— Ah ! moi, capitaine, je suis brouillé

avec les noms... Croiriez-vous que j'ai oublié le nom de cousin de la Ciotat?

— Cherche bien dans ta mémoire, Alban... est-ce un Français?

— Oui, capitaine; quant à cela, je puis affirmer que l'autre prisonnier est Français.

— Noble?... un marquis?... un duc?

— Tout juste! c'est un noble!... le... le comte...

— Est-ce le comte Despremonts?

— C'est cela... je ne suis pas pardon-

nable d'avoir oublié ce nom. Il est écrit en grosses lettres dans le *Cafouche*, où j'ai passé trois mois sur six. Despremonts, oui... avec un nom de femme à côté... il me semble que je les lis! mais je n'ai point de mémoire pour les noms!

— Eh bien! dit à voix basse le comte Raymond à Surcouf, qu'attendons-nous?

— Ce qu'on attend toujours en mer : un bon vent.

La mer est calme comme un miroir, dit Raymond.

— C'est son défaut, cher comte; vous

n'avez pas appris la marine sur le canal de Versailles. Laissez-moi mener ma barque, et si Dieu veut, nous réussirons.

Surcouf regarda le ciel et ajouta :

— Demain !

CHAPITRE HUITIÈME

VIII

Surcouf avait donné au comte Raymond un conseil plein de sagesse.

— Je suis résolu, lui avait-il dit, à faire une descente chez les pirates de Timor ; mais auparavant, la prudence veut que

nous fassions une dernière tentative pour réclamer le comte Despremonts. Il faudra reprendre leur prisonnier de vive force, lorsque nous aurons perdu tout espoir de réussir pacifiquement. Nous agissons ainsi dans l'intérêt même du comte mon ami. Si les pirates nous rendent leur prisonnier, je renonce à tirer vengeance d'une insulte, puisque l'erreur sera reconnue; s'ils refusent ou s'ils demandent une rançon nouvelle, oh! alors tous les conseils de prudence ne doivent plus être écoutés. On agira.

Quand Surcouf prononçait ces deux mots : *on agira*, deux éclairs sortaient de

ses yeux, et sa main semblait pétrir la foudre pour la faire mieux éclater.

Le comte Raymond accepta une seconde fois la mission périlleuse de négocier l'affaire avec les pirates. Il se rendit, avec le même interprète, sur l'îlot où se payaient les rançons ; les signaux d'usage furent arborés, mais pas une pirogue ne prit la mer. On distinguait pourtant très bien les pirates sur la côte basse de Timor: ils affectaient de garder une immobilité railleuse, qui ressemblait à une nouvelle insulte. Après deux heures d'attente, le comte, dissimulant son irritation devant le Malais et

les deux rameurs, descendit dans la chaloupe et rejoignit Surcouf.

— Nous sommes joués, dit le capitaine du *Breton* en riant; prenons patience.

— La patience est toute prise — dit Raymond, qui trépignait sous son enveloppe de calme — je vais vous raconter, Surcouf, ce que fit Jean-Bart sur la côte de Plymouth.

— C'est inutile, interrompit Surcouf, si je montais un vaisseau de 120; comme Jean-Bart, je serais le roi de l'Inde, après le soleil.

— Ainsi donc, reprit le comte, il faut

nous résigner et attendre le trois-pont de Jean-Bart, qui ne viendra jamais, parce que le Directoire est assis sur le trône de de Louis XIV.

— Oh ! mon cher comte, dit Surcouf en riant, ne parlons pas politique sous l'équateur ! Si Louis XIV avait planté des vaisseaux sur l'Océan indien, au lieu de planter des arbres à Versailles, Paris serait à Calcutta ; et ce bon Louis XVI, qui aimait tant l'Inde, se promènerait aujourd'hui, sous une allée de magnolias, du Malabar au Coromandel... Ne parlons pas politique... parlons de Timor.

— Je ne demande pas mieux, dit le comte.

— A la bonne heure! reprit Surcouf. Écoutez, mon cher Raymond, vous n'étiez pas avec moi, lorsque je pris le *Black-Swan?*

— Hélas! non.

— Il était en rade de Madras; le capitaine donnait un bal pour fêter l'achèvement du fort Saint-Georges. On dansait entre deux batteries de trente canons. A minuit j'arrivai avec ma *Mouche* et vingt Bretons à l'épreuve de la balle. Nous entrâmes, au son d'une musique enragée, par les sabords; nous prîmes le *Black-Swan*, la cargaison, les danseurs, les danseuses, l'orchestre, les matelots, les ar-

mes, et quand tout fut au pouvoir de France, je ne gardai pour mes hommes que les rafraîchissements, et je dis aux jeunes et belles créoles : — Mesdames, nous sommes en pleine mer, continuons le bal ; il ne sera pas dit qu'un Français aura interrompu les danses. Et le bal fut continué. Un peu avant le jour, nous saluâmes nos belles danseuses, et nous reprîmes la mer. Comment trouvez-vous cette expédition ?

— Je la connaissais, dit Raymond (1).

(1) Le fait est historique, quoique incroyable. Au reste, dans mon histoire, je me suis bien gardé d'inventer dans ce qui concerne Surcouf. Ce marin historique est toujours au-dessus de l'invention. Ses ex-

— Eh bien! mon cher comte, lorsqu'on a tenté un coup si hardi pour la puérile satisfaction de faire une plaisanterie française en pleine mer, croyez-vous qu'on reculera devant une imprudence dont le but est honorable et sérieux?

— Je suis heureux de ne pas douter, dit Raymond; mais je suis malheureux d'attendre.

— Fiez-vous à moi, reprit Surcouf; pensée lente, exécution rapide, voilà le succès.

ploits dispensent le narrateur de descendre aux fables. L'expédition de Timor est encore une fable de la plus exacte vérité.

Surcouf fit un brusque salut de tête e descendit sous le pont.

Au fait, pensa le comte, Surcouf a une grande responsabilité : c'est le père de toute cette famille de braves marins, il lui est permis de mettre un peu de prudence au fond de son courage. Attendons.

De ce moment, Surcouf, absorbé par les préparatifs de son expédition, devint à peu près invisible; il n'avait que des entretiens très courts avec Alban Révest, déjà complétement rétabli de ses souffrances, et il passait de longues heures sur une grande carte hollandaise, où le

moindre écueil était relevé dans le voisinage de Timor.

Quelques jours se passèrent ainsi dans une inaction apparente ; le *Breton* courait des bordées devant la côte, mais à une très grande distance. Personne n'osait plus interroger Surcouf, pas même le comte Raymond. En voyant le brave capitaine oisif et silencieux, tout le monde comprenait que la parole et l'action allaient éclater à la fois.

Un soir, après un entretien qui devait être le dernier, Alban Ravest dit à Surcouf, sur ce ton d'intelligence et de naï-

veté qui exprime bien le caractère des marins provençaux :

— Capitaine, il ne faut pas être un aigle pour deviner ce que vous voulez faire ; moi, Alban Révest du Bausset, je l'ai compris. Eh bien ! voulez-vous que je vous parle le cœur sur la main, de Provençal à Breton.

— Je le veux bien, dit Surcouf en souriant, parle comme tu voudras.

— Capitaine, vous allez faire une... bêtise... pardon, j'allais dire un autre mot provençal beaucoup plus fort, mais vous ne l'auriez pas compris.

Surcouf répondit par un éclat de rire qui encouragea Révest et le fit continuer ainsi :

— Vous allez attaquer deux cents Mandrins, deux cents Gaspard de Besse, deux cents tigres d'enfer, avec vingt-cinq hommes, et pourquoi ? je vais vous le dire, pour délivrer un prisonnier... Ce ci-devant noble... Despremonts... je n'aime pas les nobles, moi ; ce n'est pas ma faute ; c'est la faute de mon père, qui n'aimait pas M. du Castelet, notre voisin... Mais passons là-dessus... il y a nobles et nobles ; M. Despremonts était digne d'être roturier, je le veux bien... il

faut le délivrer des pattes de ces Sarrasins... Moi, capitaine, moi, Alban, je ne suis bon à rien du tout, sans me flatter... je viens de boire et de manger à bord pour cinq ans. Donnez-moi une embarcation et je vais à Timor, et je dis à ces *mascaras :* On s'est trompé, comme au *reversis*, quand on donne le valet de cœur pour le valet de carreau ; ce n'est pas moi, c'est l'autre prisonnier qui doit être délivré. Remettez-moi en cage, et renvoyez-moi Despremonts. Comment trouvez-vous mon idée. capitaine Surcouf?

— Je la trouve superbe ! dit Surcouf en serrant la main d'Alban.

Eh bien! bonsoir et bonne nuit! dit le marin ; donnez-moi le canot.

Et il marchait déjà vers l'échelle, d'un pas résolu.

Surcouf le retint en disant :

— Écoute donc, mon ami... je trouve ton idée superbe, mais je ne m'en servirai pas.

— Vous avez tort, capitaine ; et quand vous me connaîtrez mieux, vous vous repentirez. A bord, je ne suis d'aucune utilité, moi ; M. Masse me le disait un jour, et quand les sauvagesses des Marquises de Mendoce vinrent à bord du

Solide. M. Masse me dit : — Je vais te marier avec la fille du roi mademoiselle Tava-Miny, et te débarquer. Tu ne feras rien toute ta vie, voilà tout ce que tu sais faire. Si la fille du roi avait eu le teint d'une Baussétane, je l'épousais. Mais elle avait la couleur d'une pièce de deux sous de la République, et je restai garçon. Je déteste le cuivre sur les joues, le vert-de-gris s'y met. Savez-vous à quoi je suis bon ?

— Voyons, à quoi es-tu bon, Alban ?

— A donner des coups d'estramaçon un jour d'abordage, à descendre l'épaule d'un Sarrazin, à mettre une balle dans

une pièce de vingt-quatre sous le jour de la Saint-Alban. J'ai gagné trois plats d'étain à dix-sept ans et demi, et à la paume, j'en rendais quarante-cinq au plus fort du Castelet, à Olivier.

— Voilà ce qu'il me faut! dit Surcouf en riant, je te retiens à bord; je te permets de dormir ou de ne rien faire, et un jour de bataille tu travailleras.

— Comme un forçat de Toulon, capitaine, mettez-moi au chantier; et donnez-moi de bons outils.

— Choisis, dit Surcouf.

Et il désignait à Alban un trophée d'armes suspendu au mât.

Alban examina en détail cet arsenal et choisit une massue malaise hérissée de pointe de fer.

Ausitôt il exécuta un moulinet, comme avec un bâton de longueur, et fit sortir de l'air de formidables sifflements.

— Bien manœuvré ! dit Surcouf, et à ce soir.

— Encore une fois reprit Alban, vous ne voulez pas que je m'échange contre le ci-devant noble ?

— Non, tu le délivreras, mon ami, et cela vaudra mieux.

— Ainsi soit-il ! dit Alban.

Et il se remit à faire ses moulinets, aux applaudissements de tout l'équipage.

Le jour arrivait à sa fin ; la brise d'ouest attendue souffla dans les voiles et la proue se tourna vers l'île de Timor.

Surcouf, selon son usage, fit ranger ses hommes en demi-cercle et leur dit :

— Le pavillon de France a été insulté

par des pirates. L'île où nous aborderons sera le tombeau de l'insulteur ou de l'insulté.

Personne ne répondit. Tout le monde s'arma.

Surcouf tenait la barre du gouvernail, et, en vüe de Timor, le *Breton* se mit à louvoyer. Le ciel était noir, c'est-à-dire plus favorable à l'expédition qu'à la descente.

A minuit, Surcouf prit Alban Révest par la main et le conduisit à l'avant du navire.

— Sommes-nous dans la bonne direction, penses-tu ? lui dit-il.

Alban examina la côte, pour découvrir dans l'obscurité le point de débarquement et l'échancrure de la Caranque, en mesurant de l'œil, autant qu'il était possible, la hauteur des ombres qui se détachaient sur le fond plus clair des eaux, et, quand il fut arrivé à la conviction par un examen minutieux, il désigna du doigt un point de la côte et dit :

— C'est là qu'il faut débarquer.

— Le repaire des bandits est-il bien

éloigné de la mer? demanda Surcouf.

— Un bon quart de lieue dans les terres, répondit Alban.

— En plaine, ou sur une hauteur?

— Comme la colline du vieux Bausset.

— Quel homme! dit Surcouf; il croit que tout le monde connaît son village.

— Pardi! capitaine, voulez-vous que je vous parle des pays que je ne connais pas? Le vieux Bausset est très connu. Le général Bonaparte y a tenu garnison quand il était lieutenant...

— C'est bien! interrompit Surcouf

parlerait jusqu'à demain de tout, excepté de Timor.

— C'est tout ce que vous aviez à me demander, capitaine ?

— Oui... pour le moment, dit Surcouf en reprenant un ton de douceur, tu seras près de moi quand nous débarquerons.

— Merci ! capitaine, et quand il y aura un bon coup à donner, faites-moi signe, je vous saurai bon gré de la préférence.

En attendant, dit Surcouf en riant, je

te fais signe de te taire. Devant le danger on ne parle plus.

— Il fallait me dire cela plus tôt, capitaine, je n'aurais rien dit.

Le *Breton* cargua ses voiles, et, grâce à cette impulsion donnée qu'on appelle l'*air du navire*, il perça la Caranque comme un javelot bien dirigé.

Le rivage était désert et l'ombre des grands arbres donnait à l'eau immobile une teinte noire. Le silence des nuits du nord régnait aux environs. On n'entendait aucun de ces murmures qui accompagnent les ténèbres dans les solitudes

indiennes. L'homme et la bête fauve semblaient exilés de l'île de Timor.

Surcouf montra aux canonniers un amas de pirogues amarrées et leur donna un ordre mystérieux à voix basse.

Vingt-cinq hommes débarquèrent en silence, tous armés de haches, de cricks et de pistolets, et cheminant pieds nus sur le roc ou les herbes, avec précaution et lenteur, de peur de heurter trop brusquement les feuilles des arbres et de réveiller les oiseaux.

Alban Révest marchait le premier, tenant toujours les yeux fixés sur tous les

accidents de terrain ou de végétation qui lui servaient de point de reconnaissance.

Parvenu au pied d'une colline boisée, Alban prit le bras de Surcouf et lui fit le signe qui veut dire :

— C'est là.

Il était alors une heure du matin : on avait donc cinq heures de nuit à bien employer.

Le comte Raymond marchait au premier rang, à côté de Surcouf; rien ne trahissait en ce moment, ses émotions intérieures. Entretenant le raisonnable

espoir de rencontrer le comte Despremonts, il avait soigné sa toilette autant que les ressources du bord le lui permettaient. Ses longs cheveux noirs, soigneusement tressés, étaient retenus par un nœud de ruban et retombaient en arrière avec une certaine grâce naturelle qui ne faisait pas regretter le plâtrage de la poudre d'amidon. Révolté contre la mode du pantalon révolutionnaire, il portait une culotte de bazin blanc agrafée sous le genou, et laissant à découvert une jambe nue et fine, jadis admirée à Trianon, lorsqu'elle se couvrait d'un bas de soie sans plis. La veste blanche du planteur rendait plus de jus-

tice à la souplesse de son torse que l'habit de cour, et la fine chemise à jabot de batiste, au col rabattu, révélait seule le grand seigneur.

Ainsi équipé, le noble comte Raymond de Clavières marchait à la délivrance de Despremonts, l'heureux mari de la plus belle des Créoles de l'Inde. Jamais acte chevaleresque n'a mieux illustré un blason.

Pour monter la colline des Pirates, il fallait bien se garder de suivre le sentier battu. Surcouf n'était pas homme à commettre une sottise pareille. Le succès des entreprises dépend de l'observation mi-

nutieuse de toutes les précautions de détails. Hélas! les plus grands empires ne se sont pas écroulés pour des fautes éclatantes; l'oubli des détails amène les hautes chutes. Un grain de sable négligé fait tomber un colosse. L'histoire est sablée de ces petits grains.

Réussir, c'est jouer aux échecs avec une pensée de pure distraction; c'est entrer dans l'esprit de son adversaire et deviner tout ce qu'il trame contre vous; c'est se recueillir dans son esprit pour savoir mieux cacher son plan et donner le change; c'est destituer cette fatalité aléatoire qu'on nomme le hasard et l'en-

chaîner avec les nœuds invincibles de la combinaison ; c'est se mettre au-dessus de cette abstraction que les étourdis appellent le bonheur, en prévoyant tout ce que le succès peut craindre dans une lutte engagée avec l'homme, être faible, toujours borné dans ses ressources, toujours vaincu, quand un génie supérieur l'attaque avec une intelligence calme et un calcul acharné.

Surcouf était un très habile joueur d'échecs, comme son illustre compatriote et mon ami, de la Bourdonnais, le petit-fils du gouverneur de l'Inde. Surcouf a toujours réussi ; était-il heureux ? de la

Bourdonnais a toujours vaincu ses adversaires ; était-il heureux ? Le bonheur, c'est l'intelligence au suprême degré.

Les vieux marins de l'Inde savent que Surcouf a mis trois bonnes heures pour gravir une colline dont on peut atteindre le sommet en dix minutes. « Il suffisait, disait-il, d'un oiseau criard; réveillé en sursaut, dans une heure de la nuit où tout dort dans les bois, pour donner l'alarme aux bandits. » Surcouf, doué d'une dextérité merveilleuse, écartait les branches avec cette délicatesse de mouvements qu'on réserve aux sensitives; il les élevait en voûtes et les rendait, avec les mê-

mes précautions à leur état naturel, lorsque tous ses hommes avaient passé. Il fallut opérer ainsi, jusqu'au sommet. La colline garda son silence. Jusqu'à ce moment l'intelligence et l'adresse avaient fait le bonheur.

Le tour du courage était venu.

Perçant avec le sommet de sa tête le dernier voile de feuillages qui cachait le repaire des bandits, Surcouf vit, à vingt pas, sur un terrain nu, la capitale de Timor : un amas assez considérable de huttes de bambous. Quelques étoiles trouaient le plomb d'un ciel orageux en ce moment, et laissaient distinguer dans

toute son étendue cet épouvantable nid de tigres humains.

Le marin breton prit d'une main un pistolet à sa ceinture, de l'autre sa hache d'abordage, et, se tournant vers les siens et se grandissant de toute sa taille de héros, il fit le geste qui commande l'extermination et s'élança le premier sur le repaire des forbans.

CHAPITRE NEUVIÈME

IX

Les pirates ne dorment que d'un œil, dit un proverbe de l'Archipel. Au premier coup de foudre tombé sur la première hutte, toute la bande infernale se réveilla en sursaut et prit les armes. Au même

instant le canon gronda dans la caranque, et son fracas fut répété à l'infini par les échos des solitudes. Les plus déterminés et les moins intelligents parmi les pirates se précipitèrent sur le chemin de la mer pour défendre leurs pirogues et repousser une descente du haut des falaises de roc qui bordent le rivage. La ruse de Surcouf diminua ainsi le danger. Un combat terrible s'engagea au premier carrefour des huttes, là où vinrent se réunir les pirates qui n'étaient pas descendus à la mer.

Les marins attendaient les bandits, devant les huttes, et, comme ils étaient

tous doués d'une force prodigieuse, ils les assommaient d'un coup de hache, et se précipitaient ensuite sur les masses sombres avec une furie d'élan qui appliquait l'abordage au combat de terre.

Surcouf était partout ; rien ne résistait à cet homme surhumain, qui passait entre le fer et le feu comme un protégé du ciel, renversant tout sur son passage, frappant des deux mains, écrasant du pied, épouvantant avec sa voix, toujours debout sur des cadavres, toujours défiant les blessures et la mort, comme des accidents impossibles, des accidents repoussés par un épiderme de bronze

trempé par un ange dans le Styx des chrétiens.

A côté de lui, le comte Raymond, calme et gracieux comme dans un assaut d'escrime, maniait une de ces longues et foudroyantes épées du moyen-âge, glaive d'archange exterminateur, trop lourdes pour les bras d'aujourd'hui, et qui trouaient autrefois les masses sarrazines aux gigantesques batailles de Damiette et de Mansourah.

Le prisonnier délivré, Alban Révest, exécutant le jeu irrésistible de sa masse d'armes, emportait dans un tourbillon d'éclairs les criks, les poignards, les

lances, les javelots, toute la ferraille empoisonnée sortie des arsenaux malaisiens.

Le canon grondait toujours du côté de la mer, et avec des sons si distincts, si rapprochés, que les pirates, se croyant exposés à un feu d'artillerie, regardaient la lutte comme impossible et fuyaient à travers les bois en abandonnant leur repaire inondé de sang et jonché de morts.

Le soleil se leva tout à coup comme un spectateur curieux qui se montre quand la bataille est finie et vient féliciter les vainqueurs.

Le comte Raymond se servit du soleil comme d'un flambeau pour commencer ses recherches et découvrir dans les huttes du repaire le comte Despremonts. Personne n'y songeait. Toutes les pensées se tournaient déjà vers une seconde bataille qu'il fallait nécessairement livrer à l'autre bande descendue à la mer pour secourir les pirogues.

Les femmes et les enfants se précipitaient aux pieds du comte Raymond, qui les rassurait tout de suite par un geste pacifique, et leur demandait, avec la voix de son interprète, des nouvelles de l'autre prisonnier français, le comte Despremonts.

En courant ainsi de hutte en hutte, on découvrit le père de deux jeunes filles esclaves; celui-là n'était pas sorti; il avait obéi à de bons instincts naturels et ne voulait pas se battre contre les blancs, de peur, disait-il, de tuer le protecteur de ses filles. Cet honorable scrupule pouvait être très utile au projet et à l'idée fixe du comte Raymond. Il fallait se servir de cet homme pour arriver au noble prisonnier de Timor.

L'explication fut très courte. L'interprète écouta le récit du père, et, poussant un cri de détresse, il se retourna vers M. de Clavières et dit :

— Le prisonnier Despremonts est mort depuis sept mois. On l'aurait vendu vivant, car, disait le père, les Malais tiennent toujours leur parole donnée, mais l'appât de l'or avait fait commettre une faute, mais ils n'ont pas cru tromper les blancs en rendant un autre prisonnier de leur nation.

Le comte Raymond ne se contenta pas de cette explication, quoique fort naturelle. Il voulait continuer ses visites, et le père des deux esclaves donna tout de suite de nouveaux renseignements à l'interprète, qui les transmit en ces termes :

— Il y a ici tout près la cabane du chef; on y a conservé tout ce qui appartenait au comte Despremonts, dans l'espoir de retirer de ces objets un grand bénéfice.

— Courons vite et voyons, dit le comte.

Le pirate fit une objection à l'interprète.

— Que vous demande-t-il encore, dit Raymond.

— Il demande protection pour lui et ses deux filles, car il se regarde comme

très compromis vis-à-vis des siens, répondit l'interprète.

— Dites-lui, reprit Raymond, que nous le conduirons, lui et sa famille, à bord du *Breton*.

Le père écouta, bondit de joie, et fit le signe :

— Venez !

Toutes ces choses furent dites et faites en un clin d'œil, car il fallait rejoindre Surcouf et ses marins, dont l'attitude annonçait une prochaine reprise d'hostilité.

La case du chef était inhabitée, mais elle avait une apparence d'ameublement, on y voyait plusieurs nattes, deux hamacs, et un service chinois de pipes à l'opium.

Le comte, qui furetait partout, découvrit derrière une tenture japonaise une espèce de trophée où s'étalaient un uniforme complet d'officier de marine et plusieurs objets de forme européenne suspendus à de grosses arètes polies fichées dans le mur de bois en guise de clous.

Un portefeuille de maroquin vert fixa d'abord l'attention du comte ; il fut ou-

vert tout de suite et refermé avec émotion et respect. Raymond avait vu un paquet de lettres et lu sur la première adresse, en caractère de style féminin, ces mots : *A M. le comte Despremonts.*

Pressé par le temps, le comte décrocha toutes ces reliques, se réservant de les examiner plus tard à loisir ; et, donnant l'uniforme à l'interprète, il dit au père et aux deux filles de le suivre et de rejoindre Surcouf et ses marins.

— Comte Raymond, dit Surcouf d'un ton sévère en revoyant son ami, vous avez mérité les arrêts pour huit jours.

— Voici mon excuse, répondit le comte en montrant l'uniforme du comte Despremonts.

Il faut dire qu'emporté par le feu du combat, et absorbé par les préoccupations nouvelles, Surcouf avait complétement oublié le prisonnier qu'on venait délivrer. L'honneur du drapeau passait avant tout.

Raymond donna tout les détails de son expédition privée à Surcouf, et ne reçut que des éloges.

— Et vous avez fait cela en si peu de temps? ajouta le capitaine.

— De peur de l'oublier, répondit le comte.

— Pauvre Despremonts, reprit Surcouf; mais nous le pleurerons plus tard; songeons à nous en ce moment. Rien n'est fini. J'ai envoyé le plus agile des nôtres à la découverte, et je l'attends.

Dans le rude combat qui venait d'être livré, trois marins seulement avaient reçu des blessures, mais peu graves. Surcouf avait inventé une maxime assez paradoxale, celle-ci : — Dans une affaire, il n'y a de blessé que les maladrois, et de tués que les débiteurs de la Mort

arrivés à l'échéance. — Il n'y avait pas eu de débiteurs échus.

L'éclaireur ne reparaissait pas, et Surcouf témoignait beaucoup d'impatience.

— Que penses-tu de ce retard? demanda-t-il à Alban Révest.

— Ah! dit le marin du Bausset en poussant un soupir, je pense que nous resterons à Timor.

— Mais, diable! ce n'est pas mon intention de rester ici, dit Surcouf en riant, le pays est affreux... achève donc la pensée, Alban.

— Oui, capitaine, Il a deux tribus à Timor, deux tribus associées par le brigandage, la tribu de Fer et la tribu de Cuivre... Je pense que la mitraille du *Breton* vient de travailler contre les pirogues, n'est-ce pas ?

— C'est fini. Le canon ne tire plus ; les pirogues sont en loques ; j'en suis sûr, je connais mes canonniers.

— Oui, mais les pirogues de la tribu de Cuivre, celles-là ne sont pas en compote ; il y en a plus de quatre cents dans une autre caranque, plus au sud de l'autre côté du Cap. J'ai fait la traite tout

autour de l'île ; je le connais, mon Timor, comme le Bausset.

— Je comprends, dit Surcouf, en prenant une pose de réflexion.

Puis il ajouta avec vivacité :

— Mais il faut attendre encore un peu mon éclaireur... Je lui ai bien recommandé de faire une entaille, de dix en dix pas, sur tous les arbres, pour se reconnaître au retour ; il ne peut pas s'être égaré en prenant cette précaution.

Tous les marins étaient debout, immobiles et les yeux fixés sur le chef.

Le comte Raymond seul ne paraissait prendre aucune part à la préoccupation générale du moment, il roulait entre ses doigts un étui rond de maroquin fermé par un ressort, et il éprouvait devant cette relique mystérieuse, la tentation fébrile d'un enfant.

Le soleil montait en versant une chaleur torride que les hommes du Nord supportaient très bien, car la chaleur est la vie de tout le monde, comme le froid est la mort. Un paysage affreux et sublime entourait cette héroïque poignée de conquérants ; c'était l'éruption volcanique de Timor, soudainement pétrifiée,

et se couronnant, au souffle divin, de panaches d'arbres, de touffes d'herbes, d'immenses bouquets de fleurs; une admirable nature, qui dédaignat la main de l'homme, et n'avait eu besoin, pour se faire si puissante, que d'un regard de son soleil.

D'après les calculs d'Alban Révest, une centaine de pirates avait abandonné les huttes pour courir à la mer au premier coup de canon ; en supposant le nombre exact, il fallait encore livrer bataille à un ennemi quatre fois plus fort par le nombre, mais ce n'était pas là ce que redoutait Surcouf ; en déchaînant ses in-

domptables marins sur les pirates, lui en tête, il comptait bien les traverser au vol et rejoindre la mer et le *Breton*. Là n'était pas la difficulté. Il y avait autre chose à craindre, une embuscade sur quelque terrain mouvant, une surprise adroitement préparée avec cette adresse infernale qui est l'arme la plus terrible des sauvages, lorsqu'ils se défendent sur un sol dont ils connaissent toutes les res sources et tous les accidents, et contre un ennemi étranger.

Enfin, l'éclaireur arriva; il ruisselait de sueur, et ses pieds laissaient partout des traces de sang. On l'entoura pour entendre son récit.

Il avait suivi de loin cent pirates environ, qui, après avoir assisté à la dévastation de leurs pirogues, avaient gravi une montagne qui formait ce promontoire et avait disparu de l'autre côté, en s'éloignant toujours de leurs huttes et de leurs familles, comme s'ils ne soupçonnaient pas l'attaque des marins de Surcouf.

— Parbleu ! dit Surcouf, c'est bien ainsi que j'avais calculé la chose; et mes canonniers m'ont admirablement secondé !

Et frappant sur l'épaule d'Alban Révest, il ajouta :

— Tu as raison, Alban ; je vois clair sur mon échiquier. Il n'y a pas de temps à perdre... Mes amis, suivez, à votre droite, les entailles des arbres, et au pas de course jusqu'à la mer... Où sont les deux plus forts?

Tous se présentèrent, excepté le comte Raymond, toujours occupé de sa relique.

— Les deux premiers venus, reprit Surcouf, prenez chacun dans vos bras une des pauvres filles qui ne pourraient pas nous suivre, et en avant !

Le trajet fut bientôt parcouru. On arriva sur le bord de la caranque. Les cha-

loupes en sortirent comme des flancs du *Breton*, et l'embarquement fut fait en vingt coups de rames. Les canonniers montrèrent à Surcouf l'eau du golfe toute couverte des débris des pirogues.

— Bien travaillé, dit le capitaine; merci!

Par malheur, la mer gardait un calme effrayant, contrariété assez fréquente sous l'équateur. Il semble que le soleil engourdit aussi l'océan indien en l'accablant de sa chaleur. Les étoiles avaient emporté les nuages plombés de la nuit,

et la tenture du dieu bleu couvrait le dôme du ciel, sans laisser sur un seul point le signe nébuleux de l'espoir, le petit nuage précurseur du vent.

— Par Notre-Dame de Saint-Céri, dit Alban en regardant le ciel indigo, si nous sortons de ce mauvais pas, je fais peindre un *ex veto* à M. Bringier pour la chapelle de Saint-Alban.

On avait déployé tout le luxe des voiles sur le *Breton*, et les deux chaloupes le remorquaient lourdement pour le faire sortir de la caranque et lui donner le souffle de la pleine mer.

— Ah ! les bandits ! murmurait Alban; ils sont fins comme les renards du grand *Gabre !* ils savent ce qu'ils font. Cette coquine de mer travaille pour eux ! nous filons cinq pas à l'heure comme le *Bucentaure* de Venise !

Surcouf dissimulait son inquiétude et disait en riant aux canonniers :

— Otez les boulets, et de la mitraille jusqu'à la gueule.

— Ça y est déjà, capitaine, répondirent les canonniers.

L'un d'eux ajouta :

— Nous avons craint une attaque tout à l'heure, et, s'ils s'étaient jetés à la nage, nous étions frits ; mais nous avions mis tout le long des bastionnages une enfilade de chapeaux et de cabans, et nous avions l'air d'être cent à bord. Les bandits n'ont pas bougé, mais ils ont eu alors l'idée d'aller chercher les voisins.

— Eh bien ! nous attendrons les voisins, dit Surcouf.

— Capitaine, dit Alban, un jour, par le vingtième de latitude, au beau milieu de l'archipel des îles Basses, avec le pauvre Marchand, que Dieu ait son âme !

nous avons vu le *Solide* cerné comme un dauphin par mille pirogues.

— Allons donc ! s'écria Surcouf, voilà bien les marins du Midi ! jamais les pirates n'ont mis en mer mille pirogues !

— Mettez cinq cents, reprit Révest ; lisez le livre du bord ; on l'a imprimé aux frais de la République. Vous verrez mon nom dans les cadres : Alban Révest du Bausset, et...

— Assez ! dit Surcouf avec une légère impatience ; taisons-nous, si nous voulons avoir du vent.

L'anxiété de tous les marins était vive. Chacun se rappelait cent histoires de pirogues et de forbans, et ce danger, contre lequel le plus fort courage succombe, était déjà présent à tous les yeux.

Le plus profond silence régnait sur le pont du navire et sur la mer; laquelle ne laissait pas la moindre trace de sillage; les voiles se collaient aux vergues; les flammes les plus déliées dormaient immobiles sur les mâts.

Le *Breton* doublait le promontoire, et la mer apparut dans toute son immensité lumineuse. Les yeux étaient fixés sur

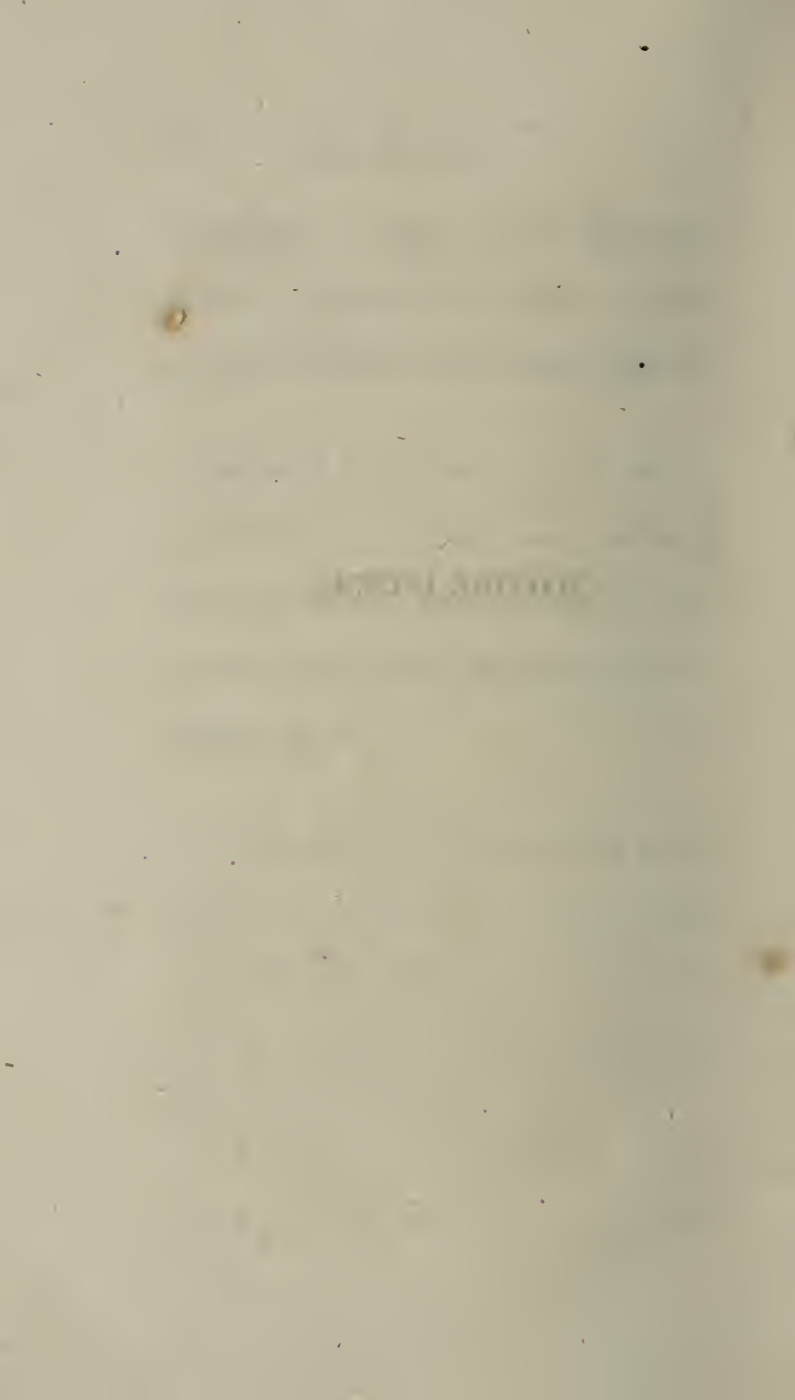
la côte sud, trop voisine encore pour n'être pas dangereuse. Surcouf, qui avait des yeux d'aigle, fit un mouvement, et plusieurs têtes s'inclinèrent comme pour dire *oui*, puisque le silence le plus absolu était recommandé.

La mer se couvrait d'écume, au milieu de son calme plat ; on eût cru qu'une invasion de monstres marins sortait de l'abîme; on distinguait déjà le bruit des rames ; et à mesure que l'ennemi approchait, on apercevait un nombre prodigieux de pirogues qui semblaient voguer toutes seules, car aucune tête ne se montrait au-dessus des bois volant à fleur

d'eau. Sur ce point seul, la mer était agitée, mais autour, le saphir le plus tranquille se déroulait jusqu'à l'horizon.

Quand, à la veillée, les plus braves parmi les voyageurs de l'Inde racontent ces invasions des pirogues malaises, ils mettent encore dans leur parole l'émo- du péril passé.

Si notre Surcouf n'éprouva rien en ce moment, c'est que son courage savait même dompter les terreurs nerveuses, les plus invincibles de toutes, les épouvantes de l'imagination.

CHAPITRE DIXIÈME

X

La tactique des pirates malaisiens est fort redoutée des navires surpris par le calme plat, sur les côtes de Bornéo et dans l'archipel voisin. Si ce n'est pas un vaisseau de haut bord, monté par un nom-

breux équipage et défendu par de nombreuses pièces d'artillerie, il faut désespérer du salut. Les pirogues, gouvernant à la *toue* et à fleur d'eau, portant chacune trois hommes bien armés et invisibles, car souvent ils nagent à côté du bois, forment un cercle immense autour du navire, puis elles se rapprochent et se resserrent, et, à une certaine distance, les pirates nagent entre deux eaux, atteignent le navire, l'envahissent par les sabords avec une furie d'oiseaux de proie, et en un clin d'œil l'équipage, écrasé par le nombre, est massacré sans merci. Dans les expéditions, les pirates sont toujours au moins cent contre un.

La défense, malgré des actes d'héroïsme et tous les efforts d'un courage de désespoir, succombe presque toujours. Nos vieilles attaques de diligences, à main armée, sur les grandes routes, sont des jeux d'enfants, auprès de ces terribles scènes de l'océan Indien.

Les pirogues s'arrondissaient au large avec une admirable symétrie ; le *Breton* était le centre d'un cercle noir et délié, comme si l'on eût tracé cette figure de géométrie avec un crayon à l'aide d'un compas démesuré.

Surcouf, assis sur le cabestan, char-

geait sa pipe avec le plus grand calme, comme si le *Breton* eût été convié au spectacle d'une joûte : les canonniers veillaient, la *lance* allumée à la main; les marins tenaient leurs doigts à la détente des carabines; tous avaient la conscience des périls suprêmes du moment, mais pas un de ces mâles visages n'exprimait la moindre émotion.

Le comte Raymond ne daignait pas faire à des pirates l'honneur de s'occuper d'eux; il était assis à l'écart et roulait toujours entre ses doigts la relique, soupçonnant trop ce qu'elle renfermait, et n'osant presser le ressort, de peur

d'élever sa curiosité à la hauteur d'un sacrilége.

Enfin, la tentation l'emporta, il ouvrit... et l'irritation du soleil indien qui remplissait la mer et le ciel en ce moment, s'éteignit devant l'image éblouissante qui frappa ses yeux. On eût dit que le soleil se déplaçait.

Impossible de la méconnaître cette figure céleste qui semblait sortir de son cadre avec son auréole nuptiale de seize ans. Le peintre n'avait pas mis le nom d'Aurore au bas du portrait; celui qui n'aurait vu qu'une fois l'original aurait

reconnu la copie du premier coup d'œil. Le charme et la grâce des traits, la pureté exquise des contours, la distinction idéale des lignes, faisaient oublier la beauté. Quelques légères erreurs du pinceau, sur l'échancrure du corsage semblaient révéler l'émotion du peintre, comme sur le portrait de la comtesse Brignole, peint d'une main tremblante par Antonio Van Dick.

Une voix forte se fit entendre et dit :

— Attention, canonniers ! et pointez bas !

Le comte contemplait toujours l'image

adorable. Les canons grondèrent, et le précieux écrin ne fut pas fermé.

Cependant le cercle se rétrécissait toujours, et la mitraille qui pleuvait sur la mer n'intimidait pas les pirates. L'air gardait son silence. Le *Breton* semblait cloué sur une plaine de saphir pailletée de soleil.

— Il faudrait peut-être *prendre des riz ?* dit Alban avec le plus grand sang-froid.

Cette plaisanterie, dite dans un péril si affreux, èxcita le rire de tout l'équi-

page, et Surcouf même prit part à l'hilarité générale; mais il fit signe au facétieux inopportun de ne plus recommencer.

L'éclat de rire fit plus d'effet que le canon à l'oreille du jeune comte de Clavières, il se crut le point de mire des justes railleries de l'équipage, et, serrant le portrait d'Aurore, il se leva d'un air assez confus, et, pour se donner une contenance, il regarda la mer.

En cet instant, les pirates changeaient de manœuvre, ils voyaient qu'ils avaient à combattre, non pas un vaisseau mar-

chand, mais un navire qui, malgré son exiguïté, distribuait fort adroitement sa mitraille et coulait beaucoup de pirogues. Le cercle se brisa, et les pirates se massèrent, dans l'éloignement, sur deux points qui correspondaient à la proue et à la poupe du *Breton* et où il se trouvaient à l'abri du feu des deux batteries. Si le *Breton*, favorisé par la brise, eût été maître de ses mouvements, et s'il avait pu tourner sur sa quille, il aurait rendu leur manœuvre fatale aux pirates, mais il était exposé à toutes les mauvaises chances de son immobilité.

Surcouf, ainsi menacé dans la direc-

tion des deux extrémités de son navire, mit une chaloupe à la mer, et, à l'aide d'un câble de remorque, il fit tourner le *Breton*, présenta ses deux batteries aux pirogues, et commanda un feu partout soutenu. Ces décharges firent des ravages considérables, parce que les masses ennemies étaient plus profondes, mais les pirates se servaient des pirogues coulées comme de point d'appui et nageaient toujours, en les poussant vers le navire.

Quant aux pirogues intactes, et elles étaient trop nombreuses, elles avançaient avec une rapidité effrayante, et les nuages de fumée, immobiles sur la mer,

mer, favorisaient encore la marche de l'ennemi.

Le comte Raymond, appuyé sur le bastingage, assistait à un spectacle que Versailles ne lui avait jamais offert. Surcouf lui frappa sur l'épaule et lui dit :

— Je suis bien aise de vous consulter sur une chose grave.

— Parlez, capitaine, dit Surcouf en quittant sa pose inclinée de spectateur.

— Connaissez-vous bien le danger du moment ?

— Eh ! mon Dieu ! dit Raymond, les

moments se ressemblent tous. La vie est un long danger...

— Pàs de sentence, comte Raymond... savez-vous que, dans un quart d'heure, nous pouvons être envahis par quatre ou ou cinq cents bandits ?

— Après ? demanda le comte froidement.

— Après, mon cher comte, ces bandits seront nos maîtres...

— Oh ! interrompit le comte, il y a toujours la ressource de se faire tuer !

— Mais mon navire ? mais mon *Breton ?* mais mon drapeau ? demanda Surcouf.

— Ah ! oui, dit le comte ; vous ne voulez pas que votre drapeau tombe au pouvoir de ces marauds... Eh bien ! il y a une chose toute simple...

— Oui, interrompit Surcouf ; j'ai allumé ma pipe pour faire le coup... Nous sauterons comme le *Tonnant* à Aboukir.

— Et comme tant d'autres de la marine royale, dit le comte.

Et en disant cela, il essayait de détacher de sa manche gauche une empreinte de goudron qui l'offusquait beaucoup.

— Il ne faut pas croire, ajouta-t-il, que l'héroïsme des marins commence à

Aboukir. Nous avons M. de la Clochetterie, le commandant de la *Belle-Poule*, qui...

— Oh ! arrêtez-vous au premier ! interrompit Surcouf.

— C'est que, reprit le comte, ma liste serait longue...

— Raison de plus, dit le marin breton, pour vous arrêter ; nous n'avons pas le temps de raconter l'histoire des autres : faisons la nôtre...

— Eh bien ! interrompit Raymond, tout est dit ; nous sautons comme la *Néréïde* sous Louis XVI, laquelle se trouva

cernée devant Ceylan par quatre vaisseaux du commodore Jonhston.

— Nous sautons comme on saute, dit Surcouf ; rien n'est plus aisé : une étincelle de pipe sur la sainte-barbe, et bonne nuit pour tout le monde ! en avant pour l'éternité !

— Après un signe de croix et un *in manus tuas*, dit le comte, on peut partir tranquillement ; Dieu a signé le passeport.

Et il continait à se préoccuper toujours de l'empreinte de goudron qui souillait la blancheur de sa manche ; aussi ajouta-t-il comme en aparté :

— Je ne suis pas né pour la vie du bord ; il faudrait refaire sa toilette à chaque instant.

— Vous comprenez ma position, dit Surcouf ; je réponds devant Dieu de la vie de trente hommes ; et j'ai voulu vous consulter sur...

— Mais, interrompit le comte Raymond, ces trente hommes vous diraient tous le même mot : *sautons !* inutile de les consulter... ce serait perdre son temps... Soignez bien votre pipe, capitaine ; la cendre étouffe le feu.

Surcouf secoua la cendre et montra un tison rouge au comte Raymond.

— Cela me rappelle Jean-Bart, dit le gentilhomme. Un jour, cet illustre marin fumait sa pipe dans la galerie d'Apollon, à Versailles. Les courtisans ne craignaient pas l'odeur de la poudre, mais ils craignaient l'odeur du tabac. Le roi dit à Jean-Bart : — Mais ne perdrez-vous donc pas l'habitude de fumer ? — Impossible, répondit le marin, je veux toujours être prêt à faire sauter mon vaisseau pour sauver le pavillon. La pipe a été inventé pour la sainte-barbe. Le roi se retourna vers les courtisans et leur dit : — L'honneur du pavillon de France est dans la pipe de Jean-Bart. Je vous ordonne de trouver excellente l'o-

deur de la fumée du tabac. Les courtisans achetèrent des pipes et firent semblant de fumer... Il y avait alors des courtisans.

— Avez-vous tout dit, demanda Surcouf.

— Comme vous voudrez, capitaine.

— Quand le moment sera venu, reprit le marin breton, nous nous embrasserons tous, et je vous ouvrirai le chemin du long voyage...

— En sautant, on raccourcit le chemin du ciel, remarqua Raymond.

Pendant ce dialogue, le *Breton*, tournant avec lenteur, n'avait cessé de vomir la mitraille sur les pirogues; mais l'ennemi avançait toujours; c'était une marée

montante sur l'Océan immobile. On les apercevait très distinctement, et par moment la mer semblait pavée de têtes noires dans une grande étendue, et tout à coup ces horribles têtes disparaissaient, on ne voyait plus que des pirogues vides poussées par des bras invisibles et ne s'écartant jamais de leur direction.

Presque toujours, à chaque bordée, la mitraille trouait la mer, brisait quelques pirogues et ne tuait personne. Le comte Raymond, qui se souvenait toujours de Versailles, croyait voir des tritons folâtrer à la surface des eaux, et il cherchait Amphytrite.

Cependant les tritons devenaient me-

naçants et terribles, et un très court espace les séparait du navire. Le jeune comte de Clavières regarda Surcouf comme pour lui dire :

— Eh bien ! le moment est-il venu de nous embrasser ?

Surcouf fit le signe qui veut dire :

— Pas encore.

Alors le comte se mit à l'écart, ouvrit l'écrin du portrait d'Aurore, en arracha l'ivoire, couvrit de baiser une image divine, la plaça sur son cœur et boutonna sa veste étroitement.

Cela fait, il reparut au milieu de ses camarades avec un visage radieux de sérénité.

Alban Révest secoua la tête avec mélancolie et agita ses lèvres en regardant Surcouf.

— As-tu quelque chose de bon à dire? lui dit le capitaine.

— Non, répondit le marin provençal.

— C'ést égal, parle, reprit Surcouf, je te le permets.

— Capitaine, reprit Alban, cela me rappelle le plus beau jour de ma vie. Notre vaisseau le *Solide*, qui méritait son nom, quoiqu'il ne fût pas fin voilier, était à l'ancre devant l'île capitale des Marquises de Mendoce, une mer magnifique. Savez-vous ce que nous vîmes arriver?

— Voyons, dépêche-toi, que vîtes-vous arriver?

— Ah! ce n'est pas un conte, capitaine; c'est imprimé dans le voyage du capitaine Marchand, tout le monde peut le lire...

— Veux-tu donc achever! dit Surcouf avec impatience.

— Nous vîmes arriver à la nage toutes les jeunes Mendoçaines; il y en avait plus de mille, je crois; elles montèrent à bord en riant comme des folles, nous volèrent jusqu'à notre dernière épingle et notre dernier mouchoir, et se lancèrent à la mer, sans échelle, et emportant tout ce qu'elles avaient volé.

— Eh bien! dit Surcouf, que signifie ton histoire?

— Capitaine, elle signifie que j'aimerais mieux voir encore nos jeunes Mendoçaines que ces faces de maudits qui couvrent la mer.

— Sois tranquille, dit Surcouf, tout à l'heure tu ne les verras plus.

— Oui, quand ils nous aurons tous avalé, murmura le marin provençal.

— Enfants! cria Surcouf, à bâbord! à tribord! à l'avant! à l'arrière! la hache aux poings! Canonniers, fermez les sabords.

Au même instant, on vit sortir de l'eau l'avant-garde des démons de la

mer ; les têtes seules se montraient avec les chevelures noires collées sur les tempes. Puis des centaines de griffes, armées de poignards, se cramponnèrent au bois du navire, et des cris sauvages retentirent sur la mer, pour accélérer la marche de toute l'armée, qui ne se montrait que par intervalle, et pour les besoins de la respiration, car elle nageait entre deux eaux.

FIN

TABLE

Des chapitres du troisième volume.

Fin.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.